INCOGNITO

Expériences qui défient l'identification

NUX–VOMICA / MUTINES SÉDITIONS

Petite collection italienne n.3

Incognito

Expériences qui défient l'identification

Traduit de l'italien

NUX–VOMICA / MUTINES SÉDITIONS

Edition originale :
In Incognito, *Esperienze che sfidano l'identificazione*
Cuneo, settembre 2003

Nux–vomica éditions
c/o Bibliothèque
42, rue du faubourg d'Auvergne
30 100 Alès
nux-vomica@riseup.net

Mutines Séditions
c/o Bibliothèque Libertad
19, rue Burnouf
75 019 Paris
http://mutineseditions.free.fr
mutineseditions@riseup.net

℗ NO COPYRIGHT
Aucun droit, aucun devoir

décembre 2011

Marcher dans une merde

« *La clandestinité n'a rien d'extraordinaire. Cela peut arriver à n'importe qui, c'est comme marcher dans une merde de chien.* » [1]

Ce livre, sorti en Italie en 2003, parle de clandestinité, ce qui n'est peut-être pas tout à fait un hasard. La période était en effet marquée depuis le milieu des années 90 par la multiplication d'opérations répressives contre les anarchistes. Dans différentes villes, des dizaines d'entre eux étaient alors sous enquête pour d'énièmes « associations subversives », certains étaient en taule, d'autres en résidence surveillée, et d'autres encore avaient tout simplement choisi de se mettre au vert... Bref, ils étaient en cavale. Pourtant, la situation n'était pas non plus comparable à celle de la fin des années 70, non pas parce que les compagnons seraient devenus passifs, mais plutôt parce qu'en un temps de pacification, les subversifs étaient devenus plus visibles aux yeux de l'ennemi, et que l'Etat était désormais en mesure de mener une répression sociale préventive sur une vaste échelle. Un autre texte italien publié la même année dressait ainsi le sombre tableau de la situation : « *Commençons par un préliminaire. Le fait qu'aujourd'hui quiconque n'est pas prêt à bondir au garde-à-vous finisse dans le collimateur de la répression, signifie que la division entre les « bons » à dorloter et les « méchants » à punir a fait son temps. Tout ça […] pourrait contribuer à balayer un vieux lieu commun, stupide et par trop diffusé, selon lequel la répression équivaudrait à un certificat de radicalité :* « Je suis réprimé, donc je suis *». Conviction qui porte certains à croire que plus on est réprimé et plus on est, dans un délire d'autosatisfaction qui chaque fois touche au sacrifice. Il est évident qu'à partir du moment où la répression s'étend à tous les secteurs de la société,*

il devient ridicule de penser qu'elle touche seulement ceux qui portent atteinte à la sûreté de l'État. Cela signifie, contrairement à ce que pensent les chefs mafieux des différents rackets militants, que l'augmentation de la répression ne correspond en rien à l'accroissement de la menace révolutionnaire du mouvement ou de l'une de ses composantes. Pour être sincère, il nous semble que le mouvement, entendu en son sens le plus large, est en train d'atteindre un de ses points les plus bas, d'un côté totalement occupé à conquérir les rivages médiatiques et institutionnels et, de l'autre, à se débattre dans une carence chronique de perspectives. » De la même façon, il nous semble que la conclusion de ce texte garde, particulièrement aujourd'hui, toute sa pertinence : « *Combattre et se défendre contre les forces de police ne signifie pas en soi subvertir les rapports sociaux de domination. Et dans une période où les rapports sociaux sont particulièrement instables, c'est là qu'il faut porter notre attention, notre critique théorique et pratique, en évitant le plus possible d'être poussé uniquement par un réflexe conditionné provoqué par la répression. Parce que, sinon, on finit par abandonner le terrain fertile mais inconnu des conflits sociaux pour rester dans celui, stérile mais connu, de l'opposion entre nous et eux, entre compagnons et flics, dans un affrontement riche en spectateurs mais pauvre en complices.* » [2]

En Italie, l'Etat n'a jamais cessé d'organiser des coups répressifs à grand renfort de publicité, de construire des « associations terroristes » à partir d'attaques anonymes, d'enfermer et de harceler plus généralement tout opposant à la marche radieuse de l'ordre démocratique. Parallèlement, la clandestinité n'a jamais cessé d'être un moyen de résistance parmi tant d'autres.

En lisant *Incognito* il y a quelques années, plusieurs raisons nous ont donné envie de le traduire ; en voici par exemple deux qui nous incitent aujourd'hui à le ressortir de nos tiroirs poussiéreux.
La première est bien sûr l'actualité brûlante de la question de

la clandestinité. Chaque jour, ici et ailleurs, nombre d'individus sont en effet contraints de s'éloigner de leurs liens, des lieux et des personnes qu'ils aiment, pour échapper à la répression, ou tout simplement pour tenter de survivre à la misère un peu plus loin. La condition de clandestin devenant le sort d'une partie toujours plus importante de la population, il nous semblait important de commencer à ouvrir une discussion à propos de « *cette dimension parallèle où même ce qui peut être dit, souvent ne l'est pas* ».

La seconde est que la dizaine d'expériences qui parcourent ces pages met également à jour la volonté de sortir de l'étroite vision qui affirme que la répression s'abattrait principalement contre ceux qui bravent volontairement l'Etat et ses lois... ceux qui se découvriraient soudainement une vocation d'« ennemis de l'ordre ». Comme si on avait tous le choix entre devenir cadre ou révolté, alors que nous sommes pour la plupart écrasés par les rapports de domination et d'exploitation. A vrai dire, une grande partie des habitants de ce bas monde est tout simplement privée des avantages que le capitalisme prétend offrir. Exclue des « bénéfices », mais pas du système, puisque nécessaire à son bon fonctionnement : dans le rôle de chair à patrons ou de chair à canons, voire de repoussoir. La répression comme la clandestinisation sont bien entendu un des modes de gestion de la main d'oeuvre (notamment pour faire accepter des conditions d'exploitation toujours plus infâmes), mais aussi un moyen d'imposer une pacification sociale par la guerre de tous contre tous.
Les chasses à l'homme contre les migrants tunisiens et libyens débarqués à Lampedusa suite aux révoltes du Maghreb n'en sont qu'un récent exemple. Sans compter les rafles policières et les camps d'internement administratif pour étrangers qui attendent ceux qui parviennent à rejoindre l'Europe.

Dans ce livre, la clandestinité n'est pas traitée comme une étape supérieure du parcours révolutionnaire, mais au contraire envisagée en fonction du caractère et de la perspective de chacun des auteurs, comme une possibilité qui se transforme aussi souvent en nécessité. Il ne s'agit pas d'une apologie virile du geste illégal, ni de l'homme seul face à son destin, car cela reviendrait à confondre le passage à la clandestinité avec le choix délibéré du fin tacticien qui prétend se rendre incontrôlable. Ce processus découle en effet d'abord d'une volonté du pouvoir d'isoler et d'écarter des individus gênants. On pourrait même dire que la logique de l'illégalité comme gage d'incontrôlabilité se place directement sur le terrain de l'Etat, c'est-à-dire sur celui de la légalité et de son opposé, car c'est en fin de compte lui et ses lois qui déterminent la limite entre ce qui est licite et ce qui ne l'est pas. Dans le cadre de la tension révolutionnaire, la question serait plutôt à notre avis de réussir à développer des perspectives qui se veulent *a-légales*.
Enfin, si le passage à la clandestinité relève avant tout d'un choix individuel, il reste important d'intégrer cette dimension dans son ensemble au sein de réflexions et pratiques collectives... et certainement pas dans un jeu biaisé de surenchère radicale, ni comme unité de mesure de l'engagement révolutionnaire.

Les expériences qui parcourent ces récits font ainsi resurgir mille questions : comment faire de la clandestinité (entendue comme méthode de résistance et de survie des opprimés partout dans le monde) un moyen qui ne se retourne pas contre nous et nous broie petit à petit ?
Si les murs qui peuvent nous enfermer et auxquels on voudrait échapper sont ceux d'un camp ou d'une prison, comment affronter ceux, moins palpables, de la perte de son identité ? Afin de ne pas passer des heures sur cette notion, même si elle nous semble cruciale, nous la définirons ici de la même manière que les différents auteurs : l'ensemble des idées, des lieux, des rela-

tions et des affects qui nous composent. Comment abandonner tout cela pour un laps de temps souvent incertain (mais qui peut s'exprimer en années), sans en être détruit ?
Ou encore. Comment s'organiser face à la répression en prenant en compte l'éventualité de se mettre au vert ? Comment continuer à se battre hors de son contexte de lutte et sans être paralysé par sa condition de clandestin ? Comment conjuguer agitation subversive, discrétion et isolement géographique ou social ? Etc.
Bref, comment résoudre le paradoxe de défier l'identification tout en restant soi-même ?

Composé de récits autobiographiques qui partent de la fin des années 70 jusqu'au début des années 2000, ce petit livre recueille des situations assez différentes où les auteurs ont dû effacer –ou du moins rendre le plus possible méconnaissable–, leur identité. Il nous fait aussi partager certains aspects –disons « techniques »– qui peuvent nous aider à répondre à quelques unes des questions évoquées plus haut.
Si la clandestinité est une dimension à part entière qui possède sa propre grille de lecture de ce qui nous entoure, ces récits sont une invitation à regarder à travers son prisme, pour mieux l'inclure dans les pratiques de toute lutte révolutionnaire...

Les traducteurEs

1. Les Quatre de Moabit (du *Mouvement du 2 juin*), Berlin, 1978
2. *S'opposer à la répression : réflexe conditionné ou mouvement volontaire ?*, décembre 2003, in *A couteaux tirés avec l'Existant, ses défenseurs et ses faux critiques*, Typemachine & Mutines Séditions, octobre 2007, pp. 83-89

Introduction à l'édition italienne

Ce livre qui parle de clandestinité projette un rayon de lumière dans l'obscurité. Il propose un saut dans le versant inconnu du secret, dans cette dimension parallèle où, souvent, même ce qui peut être dit ne l'est pas. Par excès de précaution, par peur, ou parce qu'on considère la clandestinité comme une question qui ne nous concerne pas. Ou encore, dans certains milieux, et dans le pire des cas, par pur calcul politique.

Et pourtant, même si on observe ce monde superficiellement, il ne se présente pas comme une lande désolée, mais plutôt comme un monde peuplé d'êtres vivants, d'expériences et d'idées qui naviguent à nos côtés, dans les aspects les plus misérables et les plus fascinants de notre quotidien, à côté de nos désirs les plus ardents et de nos rêves éveillés les plus passionnés.

Les textes rassemblés ici parlent de ce monde, nous en rapportant quelques voix parmi tant d'autres, des voix dont le ton, les émotions et les messages sont certes variés, mais qui vivent ou ont vécu dans la dimension de la clandestinité. Des expériences qui ont été endurées par choix ou bien pour des raisons extérieures à sa propre volonté, suite à un parcours de luttes révolutionnaires pour les uns ou bien d'une condition sociale pour tant d'autres, tous ceux qui n'ont plus rien à perdre sur les chemins de l'exploitation et de l'atrocité des frontières, pas même une pièce d'identité.

Que l'on ne trouve pas les noms des auteurs en couverture (ni ailleurs dans le livre), n'est pas lié à un quelconque choix de prudence ou idéologique, mais plutôt à une question qu'on pourrait qualifier de goût. Dans le contexte du secret, nous avons préféré

que parlent les expériences vécues plutôt que l'identité de celui qui écrit. Même si souvent, inévitablement (parce que l'identité n'est pas qu'une question d'état civil), des traces qui peuvent conduire à l'auteur ou aux auteurs d'un texte filtrent entre les lignes.

En réfléchissant à « l'architecture » sur laquelle construire notre livre, nous nous sommes rendu compte que la façon la plus directe et sincère pour appréhender l'unicité de chacun des parcours ne se trouvait pas dans un développement exclusivement théorique –ou historique– de la clandestinité, dans le sens qu'on lui donne généralement dans les mouvements révolutionnaires. Nous avons plutôt choisi de créer une occasion, afin que les aspects les plus personnels de la vie en clandestinité puissent s'exprimer, et le plus librement possible : les moments et les événements vécus, les réflexions et les propositions, les considérations d'ordre pratique aussi bien que théoriques, auxquelles chacun a dû faire face.

Il en est sorti, par bribes et du plus profond de nous-même (souvent avec difficulté), un recueil d'éléments et d'émotions qui pourra offrir au lecteur une sorte de « guide », avec tous les renseignements –même « techniques »– que cela implique, dans l'éventualité d'avoir à affronter des conditions semblables à celles décrites dans les pages qui suivent.

Voilà donc un "guide". Mais aussi une loupe, afin que notre regard puisse se poser avec une attention toujours plus complice sur les exploités qui n'ont même plus de nom, sur les bandits, sur les exilés. Mais aussi sur tous ces agitateurs insaisissables qui, à travers les mailles du filet enserrant la planète, poursuivent leur désir d'une vie libre et lui donnent corps.

Qu'on en parle

Pour un homme, c'est une chose terrible que de renoncer à sa propre identité. Vivre avec une chouette fille en lui mentant quotidiennement, en lui cachant une partie de sa propre vie, de sa personnalité. Eprouver, parfois violemment, le besoin de se confier, de rechercher une complicité morale, mais ne pas le faire par prudence, ou par crainte de ne pas être compris… se sentir vide et n'avoir aucune envie précise.

Horst Fantazzini

Il n'est pas simple de parler de certaines choses. Le plus difficile, surtout pour moi, qui suis très loin d'être un « orateur », c'est de commencer à parler de certains sujets.

J'avais déjà pensé écrire quelque chose sur la cavale, pas tellement à partir de mon expérience personnelle (les autocélébrations ne me plaisent pas), mais plutôt sur la vision de la clandestinité qui existe à l'intérieur de notre « mouvement ».

Mises à part toutes les divagations autour du mot lui-même, et avant que cette expérience (positive et négative en même temps) ne me concerne, je voyais cette situation comme quelque chose de très éloigné de moi. Pourtant, d'un jour à l'autre, j'ai été plongé dedans. Parce que c'est justement comme cela que ça arrive. Peut-être qu'on se l'imagine autrement, mais c'est comme ça : d'un moment à l'autre, on se retrouve complètement seul (même si au moment où on apprend la nouvelle, on ne l'est pas). Par la suite, que l'on décide

de vivre en clandestinité par choix, comme une méthode de lutte, ou par poisse, ou parce qu'on a fait quelque chose, on se retrouve projeté à l'improviste dans une drôle de situation... ou du moins ce fut mon impression. Lorsque j'ai appris qu'il y avait un mandat d'arrêt lancé contre moi, je me suis senti carrément paumé ; peut-être que si on pensait la cavale non pas comme une situation que l'on vit suite à nos action et notre façon de vivre, mais plutôt comme l'effet d'une méthode répressive élaborée contre ceux qui ont décidé d'aller contre les règles édictées par le Système/Capital, les choses nous sembleraient beaucoup plus claires. Ceux qui veulent gérer nos vies savent très bien à quels problèmes on va se heurter si, d'un moment à l'autre, on se retrouve seul : la difficulté (ou la peur) de communiquer avec les autres, la crainte ou la paranoïa qu'ont les autres quand ils parlent de toi. Tout cela devrait être compris non seulement comme une mesure répressive (prison, mise en résidence surveillée, contrôle judiciaire, etc.), mais aussi comme un outil précis pour couper les rapports entre tel ou tel individu, telle ou telle situation.

La difficulté et la crainte avec lesquelles on traite ce sujet à l'intérieur des milieux où ont vécu les individus frappés par une histoire de ce genre, se font au détriment total des premiers concernés, et sont tout bénéfice pour l'oppresseur, *quel que soit son visage*. Selon moi, ce qui devrait se passer entre nous lorsqu'un compagnon est dans cette merde, C'EST D'EN PARLER. Lorsque quelqu'un tombe en prison, il peut recevoir du courrier, la visite d'avocats et de proches, et cela pourrait aussi être le cas, avec les méthodes et les précautions d'usage, pour ceux qui sont en situation de clandestinité (voulue ou contrainte, que cela soit clair). Ce qu'on constate pourtant le plus souvent, c'est la difficulté d'en parler publiquement, et sans problèmes. Quand j'avais des amis en cavale, moi aussi j'avais peur d'en parler autour de moi, ou d'organiser des initiatives en solidarité. Maintenant que je l'ai vécue, je m'aperçois de la nécessité d'ouvrir une discussion avec ceux que cela intéresse, parce que je

pense qu'il est important que celui qui vit une situation telle que la clandestinité, continue à se sentir proche des milieux où il vivait avant, et je vous assure que ce n'est pas toujours le cas, surtout au début.

Je n'ai pas de formule magique pour résoudre ce problème, mais je crois que des discussions adéquates et des approfondissements (autant entre ceux qui l'ont vécue, qu'entre ceux qui ont envie de parler et de discuter de cette mesure répressive) pourraient être très utiles.

Je pense, comme je l'ai déjà dit auparavant, qu'il est parfois plus commode pour le Système de remplir un bout de papier avec l'entête « MANDAT D'ARRÊT » –et donc de contraindre à la clandestinité celui qui n'a aucune intention de pourrir en taule–, plutôt que de l'arrêter directement, et d'avoir ensuite à se « farcir » des initiatives en solidarité, des manifs, des rassemblements, des bim-bamboum, etc.

Evidemment, ils ne peuvent se permettre tout cela que dans des situations précises –ou en fonction de la tension sociale–, mais ce n'est pas, selon moi, une hypothèse à écarter d'emblée.
A mon avis, cet aspect est important, parce que c'est uniquement dans certains cas, sous la pression des médias et de l'opinion publique, que le Système décide d'agir immédiatement, en risquant, comme cela s'est déjà vu, de commettre des bourdes grossières. Vu qu'en plus, l'ordre juridique avance jour après jour à pas de géant vers « LE CONTRÔLE TOTAL », et que les télévisions et les journaux diffusent ce qu'on leur dit de diffuser avec une servitude gerbante, le Système a tout son temps pour gérer ce genre de chose si, comment, où et quand il le veut. Tout cela, grâce aussi bien sûr à cette période de grégarisme et de soumission de plus en plus généralisée dans laquelle nous vivons (même si, dans différents contextes, on remarque dernièrement de pâles signes de réveil ici ou là).

Tout en tenant compte de ces aspects, celui qui finit par se retrouver dans une telle situation peut choisir de mettre un terme à la clandestinité, et par exemple décider de se livrer, parce qu'il estime être plus utile dans une situation plutôt que dans une autre. Je ne considère pas ce comportement comme lâche, au contraire de ce que pensent certains camarades (?).
Quand on est en cavale, la manière dont on parvient à analyser les situations où l'on vivait change, parce qu'on les vit « de l'extérieur ». On arrive à être, peut-être, un peu plus rationnel.
Mais c'est justement le fait de vivre en dehors qui nous fait sentir parfois un peu seuls, et à mon avis, cela complique le fait de dépasser certaines paranoïas pour vivre et gérer des histoires de clandestinité.

L'importance que peuvent avoir ces quelques lignes n'est pas celle de remplir une brochure, mais de faire prendre conscience à tous que, chaque jour, nombre de personnes et nombre de compagnons sont obligés de s'éloigner de leurs liens, des lieux et des êtres qu'ils aiment, alors que nous sommes peut-être en train de faire les courses, d'assister à un concert ou de vivre notre routine.
S'en rendre compte ne résout pas le problème, mais avoir une bonne analyse de la chose peut permettre à ceux qui sont en cavale, et à ceux qui pourraient s'y retrouver, non seulement de mieux la vivre, mais aussi de pouvoir continuer à lutter aux côtés de leurs compagnons.

Se mettre au vert

Je n'ai jamais ressenti en moi cette forte sensation d'appartenance à un territoire, à ses traditions et à sa culture. Je n'ai jamais senti pousser en moi des racines qui pourraient me lier à un endroit. Je pense que cela m'a aussi aidée au moment où j'ai décidé de « disparaître » aux yeux de la bureaucratie et de la loi.

Le jour où j'ai subi ma première perquisition, un flic m'a demandé si je m'y attendais. J'ai répondu qu'en tant qu'anarchiste connue par eux, effectivement, la chose ne me surprenait pas du tout. Par la suite, je ne fus donc pas non plus surprise de constater qu'il était temps de « changer d'air ». Les choix de vie engendrent le fait d'assumer ses responsabilités, et se confronter à l'ennemi implique sûrement aussi l'envie de lui échapper, de fuir son emprise répressive, en en payant le prix fort aussi, celui de s'éloigner des lieux et des gens qu'on aime. C'était en somme une éventualité que j'avais envisagée, un moment possible de mon parcours personnel. Je n'ai donc pas été étonnée lorsque ce moment s'est concrétisé, qu'il est devenu urgent, réel. Mais c'est clair que j'étais perdue, et pas qu'un peu : d'un côté parce que le réel est toujours différent de l'imaginaire, et de l'autre parce que j'ai dû affronter ce moment dans une situation que je n'avais jamais prévue. Je devais m'y engager non pas toute seule ou avec un compagnon, mais avec mon enfant. Il était né depuis quelques mois à peine, et j'étais encore en plein sous le « choc de la maternité » au moment où j'ai compris qu'il valait mieux ne plus me faire empoisonner la vie par les « mercenaires » de la loi. A l'époque, aucun mandat d'arrêt ne pesait contre moi, mais leur présence –y compris à mon encontre– devenait toujours plus lourde, suite à l'arrestation d'un compagnon proche auquel je tenais beaucoup, et sous prétexte d'avoir identifié un présumé « groupe romain ». Je n'avais pas l'intention de subir des pressions quotidiennes, et j'ai choisi de prendre le maquis. Le lendemain de mon départ, j'ai appris qu'une perquisi-

tion s'était déroulée chez moi. Lors de celle-ci, mon copain a subi de très fortes pressions qui se sont étendues par la suite à nos familles et à nos amis proches : j'ai compris que j'avais fait le bon choix.

Le début fut très difficile, car tout en ayant déjà plusieurs fois imaginé cette éventualité je n'étais prête ni psychologiquement ni matériellement. Je n'avais par exemple pas d'endroit où aller, et ce ne fut pas facile d'en trouver un. Les compagnons étaient tous connus des flics, et la période n'était pas des plus tranquilles ni des plus favorables. Je pense qu'il y avait pas mal de craintes insidieuses. La solidarité, matérielle et réelle, était difficile à mettre en œuvre, et donc à trouver. J'en fus tristement frappée, et encore aujourd'hui, je pense vraiment que ça devrait être un point de réflexion entre compagnons à l'avenir. Par réflexion, j'entends le fait de chercher à réaliser ce minimum de projectualité commune qui puisse permettre à un compagnon qui a besoin de s'éloigner pendant un moment, de ne pas se sentir seul avec ses problèmes, ni exclu de tout ce qu'il faisait avec d'autres.

Pour en revenir à moi à cette période, il était nécessaire que je puisse emporter, partout où nous allions, ces petites choses qui me faisaient sentir un petit peu « chez moi » : ce livre particulier, ces cassettes de musique, cet objet (je suis peut-être un peu fétichiste) qui maintenait le lien avec ma vie d'avant. Mis à part ça, on réussissait à passer inaperçus un peu partout : je me présentais aux yeux des gens comme la mère qui amène son gosse dans des lieux sains et reposants. C'était l'été, et certains endroits auraient fait du bien à la santé de n'importe qui ! C'était la partie que je gérais bien, même si je devais garder la plus grande vigilance sur ce que je racontais sur nous, sans me contredire, en restant cohérente avec le rôle, et en faisant vraiment gaffe, même aux détails les plus infimes et insignifiants. Il ne faut jamais oublier que les gens sont en général curieux (sans parler des proprios), et plutôt intrigués par le nouvel habitant de leur communauté, et qu'on ne peut pas toujours rester évasif face aux questions posées (souvent en surnombre), parce qu'avec

le temps cela peut paraître bizarre. Il faut aussi faire attention au fait que des questions du style « *où habites-tu ?*», « *à quelle université es-tu ?* », « *où travailles-tu ?* », ou encore des invitations à dîner pas toujours souhaitées, peuvent être agaçantes dans une situation « normale » et l'on peut alors sans trop de problèmes se permettre des réponses antipathiques ou peu réceptives. En cavale ce n'est pas le cas, il faut tout inventer. Laisser les autres s'approcher trop de soi peut être aussi dangereux que le fait d'être trop distant. En somme, il s'agit d'un jeu délicat où, répétons-le, une chose incontournable a été de maintenir la même version pour tous, sans pour autant trop m'éloigner sur le fond de ce que j'étais (et je suis). Je veux dire qu'à la longue (je suis partie 6 années au total), il est impossible de ne pas être autre chose que soi-même sur toute la ligne. Par exemple, passe encore le fait d'être une mère qui soigne la santé de son petit, mais je n'aurais pas pu donner l'image que cela constituait l'unique et ultime aspiration de ma vie : mère et rien d'autre ! Mes idées, mes réflexions, mon ressenti ne pouvaient pas être entièrement réprimés, et ils remontaient souvent à la surface, même si c'était de façon plus légère, moins expressive. C'est un des autres aspects qui me pesait le plus au début, difficile à gérer parce que je ne m'étais pas encore faite à ma nouvelle condition de mère, qui porte déjà en elle mille et unes contradictions pas faciles à résoudre. Les craintes, les angoisses et les peurs me tenaillaient parfois, et je me demandais si je tiendrais longtemps. Souvent, je devais quitter de façon rocambolesque les endroits où nous étions, parce que les médias faisaient leur brave travail policier d'information (je me souviens qu'un des programmes qui déclenchait chez moi le plus de rage et d'angoisse était « Perdu de vue »), ou parce qu'à force de filatures du père de l'enfant (qui avait continué sa vie de toujours avec des rencontres sporadiques entre nous), ils s'étaient un peu trop rapprochés de nous. Les déplacements se faisaient donc souvent à l'improviste et de manière imprévue. Je faisais souvent confiance (et je le fais encore) à mon sixième sens, qui ne saurait bien sûr suffire, s'il n'est lié à une vigilance extrême à 360°, pour sentir le moment où il fallait changer d'air. Je préparais alors à toute vitesse mes affaires, et je me

rendais dans des lieux qui me servaient seulement de pied-à-terre provisoires, en attendant de retrouver une situation plus fiable et stable.

Avec le temps, je me suis en tout cas rendu compte que mon choix initial, celui d'une courte période d'éloignement le temps de comprendre un peu mieux les desseins de la magistrature, finirait par se prolonger jusqu'à devenir un choix définitif. Le jeu aurait pu continuer : « *voyons si j'arrive à les avoir* ». La relation avec le père de mon fils se dégrada de plus en plus, jusqu'à nous séparer. Il est impossible de maintenir une affection –une relation amoureuse–, si on n'a pas fait le même choix sur la cavale ; les deux vies deviennent inévitablement parallèles et différentes, et les moments de rencontre sont de plus en plus chargés de tension à cause des risques encourus. Nous avons donc décidé de nous séparer et je fis le grand pas : l'enfant et moi irions dans un endroit totalement différent, et assez loin.

A ce point de la situation, restait à comprendre où aller, quel serait l'endroit le plus adapté. Le choix devait avant tout être fait par rapport à la possibilité de circuler dans les rues sans la parano d'être facilement identifiée en tant qu'étrangère, et donc de subir des contrôles de police. Il fallait donc une ville, et une ville cosmopolite qui garantisse le plus possible l'anonymat. Je ne voulais pas non plus rester dans le cercle restreint des compagnons, à cause de la trop grande facilité de me retracer ; de plus, je savais que la présence d'un enfant ne facilitait pas la chose : tôt ou tard, que ce soit pour des raisons de santé ou d'école, ou pour lui assurer un niveau de socialité à peu près normal, j'aurais dû prendre le risque de tomber dans les filets de la bureaucratie. J'avais donc également besoin d'un endroit où existent des structures d'aide aux résidents non officiels, les fameux irréguliers, les sans-papiers. Un endroit qui ait une série d'infrastructures garantissant ce minimum d'aide sociale qui assure le b-a-ba des besoins de n'importe quel individu, même étranger. Un endroit où l'on puisse encore marcher dans la rue sans risquer (sauf cas particulier) de tomber sur un contrôle de police soudain

et gratuit ; où on ne soit pas obligé de sortir avec une pièce d'identité, et où il ne serait pas trop difficile de trouver un moyen pour m'en sortir économiquement. J'ai donc choisi l'endroit, et demandé à quelques amis d'amis de m'héberger dans un premier temps, jusqu'à ce que je me trouve une situation à moi, après avoir acquis une connaissance personnelle des lieux. C'est comme cela que j'ai choisi de partir à l'aventure ou, mieux, que nous sommes partis à l'aventure. J'ai traversé la frontière sans le petit, qu'on m'a amené par la suite. La séparation fut terrible, et terrible aussi la peur de ne pas y arriver. La frontière, je l'ai vraiment franchie avec de la neige jusqu'aux mollets, et le sac-à-dos sur les épaules. Ce dont je me souviens, c'est que là-haut, je fus saisie par l'enthousiasme, une force et une confiance en moi que j'avais rarement éprouvée auparavant. Au final, j'y étais arrivée, j'étais dans un autre pays et je buvais un cappuccino, j'avais franchi cette maudite frontière… maintenant, j'espérais juste que le môme me rejoigne au plus vite et sans problème. Je me suis arrêtée deux nuits chez un compagnon très proche, puis je suis repartie pour ma destination finale, cette fois en train. Je suis arrivée une magnifique matinée de mai, et malgré le fait que je me trouve au nord, elle était chaude et accueillante. Cela me semblait de bon augure, et lorsque le petit me rejoignit près d'une semaine plus tard je me sentis plus en sécurité, vu la distance qui me séparait de l'Italie, et plus forte aussi. Malgré tout, je me suis vite rendu compte que la situation risquait de prendre une tournure dangereusement détendue, que je ne pouvais, ni ne devais, me permettre.

…Et j'ai tout recommencé, nous avons tout recommencé. Je ne savais pas combien de temps cela pouvait durer, mais j'ai fait tout ce que je pouvais pour prolonger notre liberté le plus longtemps possible. Maintenant, je pense que dans cette situation, il ne faut jamais rester beaucoup de temps au même endroit, même si tout se passe bien en apparence. En réalité, des traces de notre passage dans un endroit (du moins en Europe) apparaissent après un certain temps, il est inévitable d'en laisser. Il faudrait se déplacer avec une certaine fréquence, chose que je n'ai pas faite, par choix. Ce choix

n'a rien à voir avec le fait de jeter l'éponge ou avec la résignation. Comme je l'ai déjà dit, les choix engendrent le fait d'assumer ses responsabilités, et moi j'avais aussi choisi d'avoir un enfant, ce qui impliquait selon moi la décision de ne pas vouloir l'impliquer dans les soudaines transformations et changements de vie que j'estimais, et que j'estime toujours, n'appartenir qu'à moi. J'ai aussi vécu des périodes d'intense solitude. Les rapports amoureux m'effrayaient parce que je ne faisais confiance à personne, tout comme je n'ai pas réussi à trouver sur ma route des compagnons de lutte avec lesquels partager entièrement un parcours de révolte. Je n'étais pas pour autant mélancolique, j'avais réussi à éloigner de moi le souvenir nostalgique des lieux et des personnes. Je m'étais convaincue que tout me serait rendu tôt ou tard, qu'il ne s'agissait que d'une pause à durée indéterminée, et qu'il valait le coup de vivre cette pause avec intensité. A tel point que, encore aujourd'hui, j'ai la nostalgie des lieux, des moments et des gens rencontrés au cours de ce long et intense voyage. A tel point que si je ne peux pas dire que ça a été la plus belle période de ma vie (notamment parce que ma vie n'est pas finie !), cela a sûrement été une des périodes au cours de laquelle je me suis la plus mise à l'épreuve, et où j'ai beaucoup appris sur moi et ma manière d'affronter la vie. J'ai vécu à quel point le fait de vivre hors des règles, de la normalité, sans être un nom, un prénom, une adresse et un numéro de carte d'identité, stimule la créativité, l'imagination, la dignité, la réappropriation de tout ce qui est à toi. Tout comme le temps t'appartient, la manière de dépasser les difficultés et de les choisir est aussi de ton ressort, la décision d'être le chat ou la souris dans le jeu te revient, comme peut l'être le moment où tu dis : « maintenant basta ! ».

Et tout cela est aussi pour toi … où que tu sois.

D'un accident de parcours à un choix de vie

La cavale commença pour moi en 1980. Ce ne fut pas un choix personnel, mais plutôt une nécessité. Les temps étaient durs, et les balances poussaient comme des champignons en automne. C'est à cause d'une brochette de ces minables que j'ai dû quitter (non sans peine) la maison familiale située en banlieue du village où je suis né. C'était loin d'être le meilleur moment –je ne savais pas où aller–, et il y avait dans l'air une grande peur et de la méfiance parmi les compagnons et les amis. Beaucoup avaient déjà reçu la visite des carabiniers et de la police, plusieurs avaient déjà connu la prison suite à des délations, et ceux qui étaient encore clean craignaient tout simplement pour leur sécurité… et ils avaient raison. Pour le simple fait d'héberger chez soi quelqu'un en cavale, on pouvait être accusé de « *bande armée* » avec à la clef un paquet d'années à passer dans les geôles de la mère-patrie. Je me rappelle avoir frappé à la porte de beaucoup de camarades… je me rappelle leur regard ahuri, leur « *on ne peut pas t'aider* » désespéré. Lorsque tu n'as pas de domicile où te réfugier, le pire dans toute cette situation, c'est la nuit. Tu ne peux bien sûr pas aller à l'hôtel comme un honnête citoyen. Moi, au début, je passais mes jours (et mes nuits) à voyager en train : j'en prenais un qui allait de Milan à Reggio Calabria, avec départ à 17h30 en gare de Milano Centrale, arrivée à Reggio Calabria 22 heures plus tard. J'en descendais, puis j'en prenais un autre qui retournait à Milan, et ainsi de suite pendant des jours et des jours… C'était dur, mais j'avais au moins un lit et un toit, toujours en mouvement. Ce n'était pas la solution parfaite, juste une alternative (dangereuse tout de même, à cause des incessants contrôles d'identité dans les gares) en attendant de trouver mieux. J'aurais dû m'attendre à me retrouver dans cette situation, mais en fin de compte, je n'avais pas du tout préparé ma clandestinité.

Je venais à peine de sortir de la prison de San Vittore (Milan), où je n'avais été enfermé que 6 mois avant qu'ils ne me relâchent à cause de l'arrivée à terme du délai de détention préventive. Je me suis trouvé un petit boulot de représentant en outillages mécaniques. Le peu que je gagnais je le donnais à mes parents, si bien qu'il ne me restait pas assez d'argent pour organiser une chouette et tranquille cavale en solitaire, ce qui était franchement la meilleure chose à faire à ce moment-là. Trouver quelqu'un qui veuille bien te louer un petit appartement, et avoir assez d'argent pour y vivre. La plus grosse difficulté n'était pas de trouver la bonne personne qui puisse te louer l'appart', le problème était d'avoir les moyens financiers pour subvenir à tes besoins dans un contexte où tu es recherché. Et ça, ça coûte très cher… parole ! Le travail salarié ne permet pas d'économiser assez pour être prêt, en prévision de coups durs, à une clandestinité peinard. La solution aurait été de braquer des banques, mais lorsque je suis parti de chez moi j'étais seul, sans armes, sans papiers, sans domicile et avec très peu d'argent en poche. Dans ces conditions, on ne peut pas faire long feu en liberté. Au pire, je pouvais compter sur quelque organisation armée que je connaissais… et ça, c'était une chance, si on peut l'appeler ainsi. Je connaissais des camarades qui m'auraient aidé, mais comme toujours, il y avait des conditions que je ne voulais pas accepter. Cela signifiait rentrer dans leur organisation comme militant à leur solde. J'ai donc continué sans eux –après une courte pause de réflexion–, pour trouver désespérément une issue qui ne serait pas celle à laquelle on voulait m'obliger. Je ne voulais pas rentrer dans une autre organisations, et celle dont je faisais partie et que j'avais créée avec d'autres camarades (les PAC, Prolétaires Armés pour le Communisme), n'existait plus suite aux arrestations et à l'identification de la plus grosse partie de ses membres. Je ne me sentais pas de faire partie d'une autre. Je sentais qu'une nouvelle aventure de ce genre n'aurait pas duré longtemps. Ma situation d'instabilité dura environ 6 mois. J'étais souvent hébergé chez des camarades,

mais jamais plus de deux ou trois jours… Comme le disait un de mes chers amis : « *L'invité, après trois jours, il pue* ». C'est ainsi que je traînais, de plus en plus désespéré, à la recherche d'un trou pour vivre, aidé financièrement par de vieux camarades. Finalement… au moment où je m'y attendais le moins, j'ai eu un coup de chance, et j'ai trouvé un lieu où je ne dépendais de personne, et ça c'est l'essentiel : ne devoir dépendre de personne, à part de ta propre volonté. La clandestinité, il faut la préparer avant de déclarer la guerre au Système… et là, je ne crois pas que j'exagère.

Evidemment, la réalité que j'ai décrite jusqu'ici est particulière. La clandestinité, vue comme un accident de parcours, telle que je l'ai vécue moi-même, telle que j'ai dû l'affronter : soudaine et traumatique.
La question est beaucoup plus complexe si on veut l'analyser sous tous ses aspects : clandestinité forcée, fuite, refus de faire partie de structures organisées définies par une idéologie qui n'est pas la tienne, recherche de l'indépendance comme modèle de continuité dans la lutte, autonomie économique, quête de moyens matériels et des ressources humaines pour l'atteindre.

Si, au début de mon expérience, je vivais la clandestinité avec angoisse parce que je la trouvais inefficace vu ma situation instable, j'ai trouvé le juste équilibre avec le temps, c'est-à-dire la sécurité et la capacité opérationnelle d'un petit noyau de compagnons qui pouvaient se permettre de grosses opérations et des attaques féroces contre le système politique et économique, en parvenant à des niveaux de perfection parfois proches du niveau opérationnel des grandes organisations. Dans une société comme celle des années 80 (et dans celle d'aujourd'hui), l'efficacité maximale s'obtient avec de petits groupes de 3 ou 4 compagnons bien entraînés au niveau militaire, et bien renseignés, sans quoi tout projet d'attaque serait impensable.

Au moment où, par choix ou nécessité, on entre en clandestinité, c'est comme une déclaration de guerre à l'Etat. Le simple fait de marcher dans la rue avec des papiers en mauvais état peut amener, en cas de contrôle, à un choix rapide : fuir, se rendre ou réagir. Dans les deux premiers cas, on connaît déjà les conséquences par expérience, dans le troisième seules tes qualités et ton expérience pourront te sauver.

Il n'est pas tout à fait vrai qu'un individu recherché est seul. En réalité, il se sent seul. C'est une sensation éphémère qui disparaît lorsque tu as en poche un papier d'identité qui te donne de l'assurance. Le monde nous appartient… l'avantage de ces temps modernes est qu'ils nous permettent d'être bien renseignés sur tout, vu qu'il ne faut que quelques heures pour faire un aller-retour d'un bout à l'autre de la planète, si on a en poche un bon papier d'identité.

Avoir des relations affectives devient un problème. Une chose est certaine : si avant tu avais un copain/e, il n'y a qu'un choix possible. Soit il/elle vient vivre avec toi, soit il faut se séparer définitivement.
Il est impossible de se voir de temps en temps en cachette : presque tous les succès des différents services de carabiniers et de police (exceptés les cas de balance et les erreurs opérationnelles qui peuvent nous faire tomber) sont le fruit de filatures systématiques des personnes proches (parents et famille compris). Jouer au chat et à la souris avec eux sur ce terrain est une façon certaine de finir assez vite en taule. *

* Nous avons choisi de traduire la nouvelle version de ce texte, qui a été insérée dans «*L'autobiographie d'un irréductible*», publiée par l'auteur en 2010. Après près de 16 ans de clandestinité, il a été arrêté en Espagne en décembre 1996, accusé d'un braquage de banque, où deux fliques ont trouvé la mort.

Carnets de voyage

Parler d'idées. Parler de gestes, des parcours et des perspectives de ceux qui veulent vivre libres. Libres parmi d'autres individus libres, dans le temps et l'espace de l'interminable lutte contre le cancer de l'autorité. Interminable, et précisément pour cela en constante transformation, en changement incessant de visages, de tensions, de panoramas et de possibilités.
Un tourbillon, et toi au beau milieu d'un tel cyclone, à quatre pattes ou lancé en un bond puissant, essayant de parer les coups et de tenir l'offensive, improvisant sur un fil un équilibre qui pour beaucoup ne vaut même plus la peine d'être tenté. Irréalisable désormais, parce que trop de monde s'y est risqué… et que, d'ailleurs, où sont les résultats de tant d'épreuves et de tant d'efforts ?
Peut-être que seuls les connaissent ceux qui ont vraiment essayé d'affronter le défi de la liberté, sur le chemin qui serpente pour unir les pas de tous ceux qui ont été, sont ou seront les ennemis des normes imposées et des ordres constitués.
Ils gardent certainement au chaud on ne sait quelle joie, quelle victoire. Ou peut-être seulement le désir têtu d'aller de l'avant, de continuer à prendre des risques avec soi-même, et avec tout le reste. Ce qu'ils gardent n'est peut-être qu'un élan pour s'éprouver, et avoir ainsi le courage de le proposer à d'autres, parce que prendre des risques dans cette lutte acharnée signifie d'ores et déjà la modeler, et donc vivre dès maintenant la liberté qui motive et anime nos pas, sans attendre le glorieux futur.
Voilà où est ma liberté aujourd'hui, dans un monde d'esclaves, de banques, de lois et de chaînes. Dans ce voyage sur le fil des expériences.

« *Nul ne va jamais si haut*
que lorsqu'il ignore son propre but »
Cromwell

Dans la vie d'une personne, voyager peut prendre de nombreux sens, très différents les uns des autres.
Il existe par exemple des voyages monotones, répétés à l'infini sur les rails de la survie quotidienne, qui déplacent des millions de gens vers les temples de l'exploitation.
Matin et soir, jour et nuit, à travers les campagnes et les banlieues ternies par la fumée des industries et la misère de l'aliénation. Des milliers d'heures, des milliers de kilomètres pour ne rien changer… les mêmes visages dégoûtés, les mêmes fenêtres crasseuses, les mêmes rituels à répéter jusqu'à se consumer corps et âme.
C'est le rythme de l'exploitation, ce sont les itinéraires d'un monde dominé par des besoins et des ambitions artificielles et mortifères qui balaient le peu d'équilibre naturel que le genre humain avait réussi à arracher aux éléments et aux autres formes de vie sur la planète. Qu'il était parvenu à arracher au cours de siècles d'intelligence et de fatigues, puis au cours d'autant de siècles de lutte contre les inégalités auxquelles ses semblables avaient voulu le soumettre.
Aujourd'hui, sur presque toute la planète, le moyen de trouver un sens à sa vie est la consommation. Consommer, consommer et encore consommer. N'importe quel produit, qu'il soit matériel ou intellectuel, peu importe la qualité à laquelle notre portefeuille nous permet d'aspirer. Pour le marché, l'important est de maintenir la machine économique en marche, celle qui produit, commercialise et rend attractives des marchandises pour la plupart inutiles et nocives, mais qui peuvent représenter un but à atteindre.
Objets et nourriture, expériences, kilomètres, terres et cultures à consommer pour être satisfaits de la manière dont on passe ses journées.
Le même « esprit » prévaut à propos du voyage de tourisme, où les distances à parcourir et les lieux à rejoindre sont bien ficelés dans un paquet pré-emballé, et dont la durée –sauf déplorable imprévu– est également programmée d'avance. Moments de distraction de la routine quotidienne, dans l'espoir de retrouver, au moins

jusqu'aux prochaines vacances, juste ce qu'il faut pour éviter de décider de faire ses bagages pour de bon.
L'industrie du tourisme –soit la transformation du voyage en une marchandise commercialisable, la planification du territoire, des ressources et de la production à cette fin–, fournit un service qu'on ne peut pas considérer comme dérisoire dans le maintien et la reproduction du désastre capitaliste. D'un côté, il crée et diffuse le marché, y compris dans des endroits qui, vu leurs caractéristiques naturelles ou par des conditions particulières de type démographique ou communautaire, ne se prêtent pas aux autres modèles et industries. D'un autre côté, il élabore des structures aptes à satisfaire les nécessités d'un voyage dépourvu de tout risque d'imprévu et de changement réel de sa propre existence.
Enfin, même pour les plus sédentaires, il reste de toute manière l'opportunité d'un voyage tranquille sur son canapé, à travers les émotions du monde cathodique ou sous l'emprise d'une quelconque substance (légale ou non, peu importe), vers les tréfonds de ses propres insatisfactions.

Et reprends tes forces
encore une fois,
parce qu'un autre jour va se lever
et qui sait quelles routes tu te retrouveras à parcourir
combien de regards, combien d'accolades
combien de nouvelles aventures fugaces
viendront
s'entremêler.
Tu es dans l'œil du cyclone,
et c'est ce qui rend
chaque nuit et chaque jour
l'émotion encore plus grande à suivre.

Minuit, 19-20 février

Mais il existe aussi des voyages qui bouleversent les habitudes et les convictions d'une personne. Pas uniquement les siennes, mais parfois également celles de toute la culture qui a inévitablement conditionné nos relations, notre façon de voir la vie, de notre naissance jusqu'au moment où on s'est mis en route.
C'est de ce genre de voyages dont je veux parler ici.
Des voyages qui, comme d'autres me l'ont dit, sont sans retour. Parce que revenir sur ses pas, ou tout au moins avoir pour destination le point d'où on est parti, ne peut qu'être une autre aventure, un autre voyage.
Chaque jour, pas après pas, en affrontant des sensations, des lieux, des visages et des expériences qui t'amènent à la découverte de toi et de ce qui t'entoure. Une découverte qui transforme ta manière d'être, qui consolide et renforce ces attitudes et ces comportements qui jamais plus ne te quitteront, et qui te procure en même temps des expériences qui peuvent bouleverser et dépasser de telles « certitudes ».
Un voyage au cours duquel rien n'est défini a priori, mais qui ne cesse de faire affleurer et croître ses propres vérités, celles que chacun cultive pour soi, et qu'il peut aussi transmettre à ce qui l'entoure en se comportant et en agissant de façon cohérente avec elles. Des vérités continuellement mises en discussion, qui vacillent ou se renforcent sous les coups de notre critique la plus impitoyable. Les intuitions, les idées et les convictions qui se font face et s'affrontent, peuvent aller jusqu'à se rapprocher des vérités des autres, des vérités certes distinctes, mais qui peuvent emprunter un parcours commun. Les critères permettent d'incarner le sens de notre voyage, ils nous indiquent où chercher, vers où nous diriger, qui est avec nous sur le moment et qui ne peut qu'être notre ennemi.
Je fais ici allusion aux vérités qui encouragent à la confrontation et à grandir tant qu'elles restent étrangères à la Vérité universelle, au dogme éthique et social imposé a priori, et sont craintes et combattues par cette monstrueuse Vérité-là.

Tu ouvres une porte et le monde te fait face.
Dans toute son inutilité, dans toute sa misère.
Pourtant, tu te retrouves encore à réfléchir
à ce qui pourrait bien
être en mesure de remuer cet immense marécage.
Combien de possibilités peuvent encore nous tomber dessus
dans cette course contre le temps.
Combien de coups as-tu encore à ta disposition.
Tu te poses la question,
et la réponse indique que les chemins à tenter
sont loin d'être épuisés.
Le prochain pas,
une bifurcation,
une montée ou une descente imprévues,
et le parcours peut se dévoiler
avec toute l'évidence et l'assurance
qui te permettent d'aller de l'avant.

fin octobre

Il faut toujours être prêts à affronter de nouvelles situations. La réalité à laquelle on se confronte se transforme en permanence, et parfois ces changements sont d'une telle portée qu'ils te conduisent sur des chemins et vers des horizons que peut-être, dans le meilleur des cas, tu n'auras visités que dans ton imaginaire.
Cela peut arriver à tout le monde… et à plus forte raison à ceux qui nourrissent le désir de bouleverser les règles et les systèmes, qui veulent ouvrir leur propre présent et leur futur à d'autres façons de vivre, à d'autres relations sociales, à d'autres moyens de se procurer et de gérer ce dont on a besoin, aussi bien comme individu que comme membre d'un conglomérat communautaire. Dans ce cas, la probabilité d'avoir un parcours qui se dégage des codes de la traçabilité et de l'identification augmente de beaucoup. J'en veux pour preuve les expériences de tous ceux qui se sont engagés dans

la lutte pour la liberté, avec toutes les acceptions qui ont chaque fois été données à un tel terme, en tout lieu et à toute époque.
Il s'agit d'un parcours sur lequel on peut tomber parce qu'il n'y en a plus d'autres possibles. Ou bien cela peut être un choix évalué selon ses propres exigences, ses projets et ses désirs, sans même avoir le couteau sous la gorge.

Aujourd'hui, je sais que couper ces ponts demande un effort,
mais je peux le faire.
Une conquête de soi,
de ses propres capacités,
qui pas après pas forge l'assurance et la confiance
dans ce qu'on pense,
dans ce qu'on veut possible.
Dans ce qu'on crée avec ténacité et enthousiasme.
De ce silence,
de l'inquiétude de se sentir loin de l'habitude,
de ces moments désormais fanés par les souvenirs
naît la liberté que je peux respirer aujourd'hui.

25 avril

Il existe des normes, des conventions, des morceaux de papier, des innovations technologiques qui fichent et organisent l'existence selon les exigences du système de production et de gestion sociale développé par le Pouvoir.
Il y a des moments où tout ceci devient une cage trop étroite pour l'activité de ceux qui veulent faire sauter en l'air cette immense prison, et l'on a alors besoin d'autres espaces, d'autres capacités, d'une dimension différente dans laquelle apprendre à bouger. C'est la dimension du secret, un domaine de précautions, de connaissances, de projets et d'actions qui te donnent la possibilité de garder l'initiative et d'enrichir ta capacité d'intervention sans devoir obligatoirement être identifiable, contrôlable et donc sujet à

répression. La dimension du secret court parallèlement à l'existant tel qu'on est habitués à le voir, y pénètre et s'en éloigne selon nos exigences et les objectifs auxquels nous nous dédions à chaque fois.

13h28

Je suis dans le train. J'ai laissé derrière moi les dernières ombres qui me filochaient, je les ai laissées à quelque centaines de kilomètres, après un rapide passage entre les rayons d'un supermarché à deux sorties et quelques autobus pris au vol en direction de la banlieue. En banlieue aussi, il y a des trains qui s'arrêtent, et quelques caméras facilement évitables.

Je n'ai personne derrière moi, et les papiers qui ne sont pas à mon nom sont en sûreté au fond de mon portefeuille. Les cheveux coupés, une paire de lunettes, quelques vêtements qui ne tapent pas trop à l'œil et déjà, pour les autres, je ne suis plus moi. Avant de prendre ce train, j'ai récupéré un de ces sacs qu'il est salutaire de ne jamais avoir chez soi.

J'ai ce qu'il faut, et je sais qu'avec les ruses que j'ai utilisées, seul un coup de malchance me ferait tomber sur un dangereux contrôle.

Je connais mon itinéraire, même si je dois parcourir des rues que je n'ai jamais vues, et visiter des localités où je ne suis jamais allé. L'itinéraire est une méthode : en consultant les horaires et les plans, en sélectionnant les gares et les voies d'accès, en explorant des lieux jusque là inconnus.

Le voyage d'un clandestin n'est pas une bouffée d'air dans la monotonie quotidienne, tu arrives dans un endroit et ton attention essaie d'avoir une interprétation immédiate de l'espace dans lequel tu vas te déplacer. Tu recherches ces éléments, les conditions qui satisfont le mieux les exigences qui t'ont porté en un lieu déterminé. Tu essayes d'en reconnaître les dangers possibles et les caractéristiques qui pourront t'être utiles.

L'itinéraire est un album photos où tu mets à ta disposition des points d'observation, des passages souterrains et des rues à sens unique, des

maisons amies et des bars discrets, des hôtels où on ne te demande pas tes papiers et des bois où camper sans être repéré.
Je suis ici, maintenant, inconnu parmi mille inconnus, et j'ai bien au clair ce que je me suis proposé de faire. Un faux pas, un mot de trop, un regard ou un geste louche qui attire trop l'attention sur moi, ce sont les erreurs que je dois me garder de commettre, si je ne veux pas me mettre en danger. L'important est maintenant que je bouge, décidé mais désinvolte, comme un poisson dans l'eau.
Voilà, mon guide m'attend, ponctuel, au-dessous de l'horloge de la place. Il commence à marcher en me précédant de quelques dizaines de mètres, de l'autre côté de la rue. Je le suis et je sens que d'autres yeux me fixent. Amis, complices. Bien, un voyage comme celui qui nous attend est plus charmant, au moins en ce qui me concerne, s'il est fait en compagnie.

Voyager en clandestin n'est certainement pas sans souci. Il y a des passages plein de pièges, il faut à chaque instant tenir compte de l'éventualité d'un retour forcé dans le monde d'où on a pu sortir, avec les conséquences que cela comporte.
On apprend à vivre, peut être plus qu'en n'importe quelle autre circonstance, avec la probabilité de sa propre mort. Une probabilité certainement pas si lointaine dans un conflit sans demi-mesure avec le Pouvoir et ses chiens de garde. C'est une pensée qui tourne dans la tête, non pas une paranoïa, mais plutôt la certitude d'un épilogue de ses propres aventures, parmi tant d'autres possibles.
Affronter des conditions de ce genre n'est pas facile, notamment parce que cela implique un éloignement de tout ce qui nous entoure, éloignement plus ou moins drastique selon ce qu'on évalue opportun dans les circonstances spécifiques de notre voyage. Et, sans ses compagnons habituels, sans ses proches et ses amis, on peut se sentir bien seul.
C'est comme si une partie de toi-même avait été arrachée de tes tripes. On marche, on a les mêmes jambes, les mêmes bras, le même cerveau, mais il manque quelque chose.

Un vide auquel il n'est pas si facile de se soustraire.
Cet étrange type de voyageur peut en tout cas combler les chagrins qui l'accompagnent par les rencontres que lui offre son parcours, par de nouvelles relations et expériences qu'il n'aurait sans doute pas croisées en d'autres circonstances. Je ne parle pas seulement de tous ceux qui, dans cette gigantesque prison à ciel ouvert, vivent cette même condition et qu'il peut très bien arriver de rencontrer.
Nous pouvons parler d'une sensibilité nouvelle ou retrouvée, pour approcher la réalité humaine dans ses besoins les plus concrets, dans ses misères les plus déprimantes, dans ses joies et générosités les plus sincères.
Une possibilité qui ne sort pas exclusivement d'une transformation univoque dans la façon de concevoir les relations et les rapports dont on peut avoir besoin, ou qu'on peut cultiver pour une quelconque circonstance du hasard, mais aussi de la façon dont les autres communiquent avec toi, et des critères avec lesquels ils interprètent les contenus et les dynamiques de telles relations.
Le clandestin, ne pouvant utiliser l'identité sous laquelle il se fait connaître en temps normal, basée sur ce qu'il peut avoir fait au cours de son existence ou sur ce qu'on dit ou on pense de lui, redécouvre l'essence de ses propres choix et de ses propres aspirations. Il s'aperçoit combien les raisons du désir obstiné de subversion qui l'animent sont, en profondeur, claires et sensées. Et, de là, surgit une réciprocité réelle et immédiate, une façon de communiquer qu'il n'avait jamais eu l'occasion de connaître. Une réciprocité qui pousse à découvrir de nouvelles manières, un langage différent pour exprimer à son interlocuteur l'essence de ses propres caractéristiques et convictions.

EL MENFI

Nous sommes arrivés en ville le soir où l'équipe de foot locale jouait son improbable sauvetage de la relégation.

Dans les bars, les gens étaient des plus pessimistes, consommant le rite habituel d'invectives, d'exclamations et de boissons devant des écrans géants, dont la définition d'image ne permettait même pas de suivre le ballon.
El Menfi était déjà arrivé, il nous attendait, et sa présence s'insinuait parmi les rires qui accompagnaient notre soirée.
El Menfi est une sensation qui prend corps, qui devient chair et os. Une manière de bouger, de se promener parmi les gens, de sourire et de renvoyer un regard qui marque le visage et transforme nerfs et muscles.
Sentir sa présence signifie ne jamais plus l'oublier. El Menfi se posa à côté de nous, dans les fêtes insouciantes auxquelles nous nous adonnions dans la verdure métropolitaine du terrain où nous étions hébergés. Et il nous amena à goûter une fois de plus, par la voix des souvenirs, le caractère exceptionnel de certains moments que nous nous trouvions à vivre ensemble.
En soi, El Menfi porte la dimension unique de l'individu qui s'éloigne en courant de chez lui avec la conviction au cœur que, s'il a tout mis en jeu, et peut-être même beaucoup perdu, ça n'a été que pour un changement bouleversant qui dépasse sa propre condition.
C'est le sens du retour à quelque chose qu'on a commencé, le retour vers une terre qui se déforme dans la mémoire en quelque chose d'idéal, et qui peut nous pousser à le chercher ailleurs aussi, dans des situations et des gens jusque là jamais rencontrés.
Pour cela, El Menfi se révèle à travers une porte entrebâillée sur l'inconnu, dans les cours pleines de couleurs, dans l'odeur marquée des cuisines populaires, d'hommes, de femmes et d'enfants qui cherchent un futur entres les mailles d'une existence qui broie libertés et espoirs.
Pour cela, El Menfi court dans les forêts et entre les rochers pour pénétrer au cœur de l'oppression et y planter son poignard en profondeur.
Nous le savons, ça se lit dans nos yeux, et nos pensées nous poussent là où les demi-mots et la curiosité de nos collègues de soirée ne peu-

vent pas parvenir, là où la liberté de tous s'entrelace avec celle d'El Menfi.
Cette nuit, nous avons jeté nos sacs sur un coin de matelas et, aux premières lueurs du jour, nous avons laissé pour la énième fois un oasis de tranquillité éphémère et conviviale pour nous disperser dans le nœud de nos milles routes et idées. Sûr que, d'une façon ou d'une autre, jamais on ne se séparera.

Mais au final, t'as beau te bouger, discuter, crier et faire des projets : tu es seul. Face à tes responsabilités, face aux capacités que tu as su ou que tu penses savoir mettre en jeu pour communiquer, proposer et réaliser avec les autres. Seul face à la ténacité et l'obstination auxquelles tu dois t'accrocher pour ne pas t'enfoncer dans la boue qui t'entoure, dans la misère des rapports humains et des perspectives, dans les petites et grandes résignations et complicités du quotidien.
Seul, mais avec un bagage intérieur qui te pousse à nouer de nouvelles relations, de nouveaux projets, de nouvelles luttes.
La clandestinité devient donc une attitude parmi toutes celles qui peuvent combler ton être, ta pensée et tes actes. C'est un voyage qui te fournit un filtre pour interpréter ce qui t'entoure selon des critères qui transforment la façon même que tu as d'envisager ta vie, les temps et les espaces de tes déplacement et la façon de t'installer quelque part. J'essaye de réfléchir… de voir ce qui a été fait et ce qui ne l'a pas été. Et je me retrouve à réfléchir à des choix stratégiques improbables. Improbables non pas parce qu'ils sont inappropriés au contexte social dans lequel j'interviens, ou parce que j'aurais fait une erreur irrémédiable dans ma compréhension et mon interprétation des nécessités qu'un mouvement de lutte contre l'autorité exprimerait à ce moment-là.
Improbables donc, parce qu'ils ne prennent pas en considération ce que je suis vraiment, les chemins que j'ai parcourus, le fossé qui, quand on regarde au plus profond de soi-même, creuse la distance entre moi et la plupart des gens que je rencontre.

Un fossé qui peut ne pas être infranchissable, qui se dépasse nécessairement, se traverse dans un sens puis dans l'autre pour revenir, un fossé dans lequel peuvent très bien se croiser des parcours de réciprocité et de partage d'expériences communes… mais il reste quand même un fossé, et quand je cours sur son bas-côté, il me ramène à ce que je suis, à ce que, soit par hasard, soit de façon assumée, j'ai eu la possibilité de connaître, développer et pratiquer au cours de mon voyage clandestin. Seul, avec la certitude des distances définitivement gravées dans mes expériences passées, dans mes capacités, dans ma façon d'affronter la vie et donc les luttes, je sens pouvoir pointer un regard décidé sur les sentiers des nouveaux voyages à venir.

Evadé dans la prison sociale

Le système répressif est en évolution, et comme n'importe quel secteur du grand marché que constitue la société actuelle, il expérimente de nouvelles méthodes pour contrôler les individus et les soumettre à ses propres nécessités.
A la prison où on enferme véritablement, se sont ajoutées ces dernières années de nouvelles mesures de contrôle qui atténuent la surpopulation des prisons et font épargner un paquet d'argent à ceux qui gèrent nos destins. A titre d'exemple, les mises en résidence surveillée ont représenté un bon investissement : le détenu gère son propre enfermement, et l'on donne en plus l'impression d'une répression démocratique. Et que dire des bracelets électroniques fixés aux chevilles, comme à des cobayes de laboratoire. Ces bracelets sont produits par des entreprises spécialisées, créant ainsi de nouveaux postes de travail. Pourquoi ne pas les avoir baptisées chevillères ? Peut-être parce que ça sonne mal de prononcer dans un tribunal : «*je vous condamne à la chevillère électronique*» !
Les prisons de la société contemporaine sont disséminées un peu partout, et concernent tous les aspects de l'existence. Ne s'agit-il pas de prisons, quand on voit ces usines et ces bureaux où on continue de souffrir et de produire en échange de son temps, quand on voit les structures des écoles et des universités, où on ne forme pas des hommes mais, au choix, des exploiteurs ou des exploités ? Ou bien encore quand on observe les hôpitaux, où on va mourir de cancer après une vie stressante et vide de sens, et toutes les «communautés de vie» où on expérimente des méthodes de réintégration dans le cycle productif ? Et que sont donc les cubes de béton oppressants nommés habitations, dans lesquels on râle, les quartiers où on va en promenade, les supermarchés où s'achètent les merdes qu'on produit, les routes où on s'écrase comme des moucherons ?

Ne sont-ils pas des prisonniers, ceux qui sont contraints de travailler pour un salaire de misère, ne sont-ils pas matons d'eux-mêmes les crétins de l'émission «Secret Story» et tous ceux qui suivent morbidement leur exaspérante monotonie ? Prisonniers d'un monde où l'unique liberté est représentée par le montant du compte bancaire. Organisant un réseau de contrôle toujours plus efficace, utilisant des instruments chaque jour plus sophistiqués, la domination a réussi à pénétrer chaque intimité, à transformer en prison tous les lieux où les gens sont contraints de vivre.
Aujourd'hui, rien qu'en Italie, plus de 50 000 personnes passent en prison, celle avec les barreaux et les matons, dans lesquelles on pratique quotidiennement la torture, où les tabassages sont habituels, comme le savent les détenus soumis à des régimes comme le 41bis en Italie ou le FIES en Espagne. La majeure partie des détenus a commis des délits contre la propriété ou bien liés au trafic de drogue. Une bonne partie sont immigrés, originaires de terres où la colonisation occidentale n'a laissé que la misère. «*Les lois sont faites par les riches pour exploiter tous ceux dont les besoins vitaux ne permettent pas de les respecter*» (B. Brecht). Une société guidée par le profit et la guerre, qui enferme dans un pénitencier ceux qui ne s'adaptent pas, n'obtiendra jamais mon respect. Lorsque j'ai appris qu'ils voulaient me mettre en cage, je n'ai pas hésité : face à la certitude de l'enfermement, j'ai préféré la cavale. Un choix instinctif. Un choix qui implique comme peine de se détacher de la situation où on vivait, mais également la satisfaction de ne pas se retrouver entre les mains de l'inquisiteur. La vie du fuyard est celle d'un prisonnier incognito à l'intérieur de la grande maison d'arrêt qu'est la société. Je ne saurais pas dire si partir en cavale est mieux que la prison officielle, ou pire que la prison sociale : je ne suis jamais allé en taule, mais je connais en revanche bien l'aliénation et la médiocrité d'une vie d'exploité. Différents aspects d'un même et unique problème : on n'est pas libre. Je ne serai pas libre tant qu'existeront exploitation, taules et toute forme de propriété et d'autorité, principales causes d'inégalités sociales.

Loin d'idéaliser la clandestinité comme formule gagnante pour l'insurrection, je ne peux pas non plus éluder ses aspects positifs. Lorsque l'alternative est la cellule d'une prison, peut-être cela vaut-il le coup de tenter cette aventure, rien que pour se rendre compte des possibilités qu'une vie de fugitif peut toujours offrir, de l'importance que de telles expériences ont eu et pourraient avoir dans une perspective révolutionnaire, et bien plus simplement pour une question de principe. Je dis peut-être, parce que le caractère et les tensions de chacun jouent un rôle fondamental dans la décision. Plutôt que de devenir prisonniers de la peur et de soi-même, mieux vaut dans ce cas attendre chez soi que les événements te tombent dessus. Il s'agit pour moi d'un voyage aux marges de la société, dans lequel j'ai tenté, sans toujours y parvenir, de me cacher le moins possible, de maintenir mon individualisme/identité, tout en devant cacher mon histoire et mon passé. Le fait de ne pas savoir où poser mon sac de couchage la nuit suivante ne m'effraie pas. J'ai toujours eu un esprit nomade, et le voyage a un peu été mon école. Celui que je suis en train de faire est de beaucoup le plus intéressant et le plus vrai. C'est le voyage qui m'a appris à trouver des équilibres tout en étant en mouvement, c'est lui qui m'a appris, bien qu'au prix de grandes difficultés, à rester un individu en lutte, et non pas une ombre qui rase les murs. Le choix de la cavale implique un abandon total de la vie publique, des relations avec les amis et la famille, une tension permanente et une attention à ce que tu dis et fais. Un choix qui devrait être soupesé avec attention, un choix qui porte en lui toutes les contradictions du monde, mais qui, lorsqu'il est vécu en conscience et sans tomber dans la paranoïa, tient les sens en éveil et affine les capacités d'adaptation à toutes les circonstances. On commence par regarder le territoire de manière différente. Lorsqu'on prend en main une carte topographique, on découvre un monde nouveau, la géographie devient une science qui nous amène à considérer le territoire comme quelque chose de global, à penser au-delà des frontières, à regarder au-delà des passages obligés et à y redécou-

vrir les anciens. Un choix qui transforme la manière de vivre avec les autres et le quotidien, souvent de manière désagréable. Lorsqu'on rencontre par exemple une personne connue, on la met dans le pétrin, et si on lui demande ensuite un service, on a l'impression de la mettre dos au mur. En revanche, les relations, celles qui restent, celles qui sont profondes et où la complicité est spontanée, celles-là deviennent concrètes et passionnantes.

Développer de nouvelles amitiés sans découvrir son jeu n'est pas facile, car c'est l'attitude et le besoin de communiquer qui décide. Il n'est pas simple de vivre en clandestinité : la manière de parler, les comportements bizarres et les mensonges qu'on doit inévitablement raconter finissent à la longue par te coller une dose de mystère qui n'est pas toujours interprété de manière positive. On a tous un fidèle ami auquel on se fie aveuglément, et c'est justement comme cela que tout le monde en vient à tout savoir. Etre réservé est une vertu toujours plus rare.
Selon moi, la méthode la plus sûre demeure celle de rester en mouvement permanent, et de n'offrir à l'ennemi aucune possibilité de te localiser. Les coups de téléphone au domicile parental ou chez les amis sont absolument à éviter, tout comme sont à proscrire les lettres et les visites aux adresses connues. C'est en effet principalement sur ces personnes que se concentrent les contrôles des enquêteurs, bien conscients qu'il est humain d'avoir envie d'entendre la voix d'un être cher, de lui faire savoir que tout va bien. Savoir qu'il y a au moins deux flics sur chaque train qui parcourt une grande distance, ou que les grandes gares disposent d'un poste de police peut aussi nous éviter des rencontres fâcheuses, comme il est utile de savoir qu'une apparence négligée ou trop tapageuse ne peut qu'attirer l'attention. La militarisation complète du territoire nous oblige à identifier des couloirs dans lesquels on peut bouger, à découvrir les maillons faibles du réseau entre lesquels passer inaperçu, à comprendre quelles sont les meilleures heures de la journée, les endroits où passer la nuit. Il n'est pas agréable de

se sentir traqué, l'haleine de la répression dans le cou, mais c'est encore pire de constater que la persécution touche également et surtout les personnes proches.
La clandestinité, même lorsqu'elle est vécue dignement, demeure de toute façon une face de la médaille. L'autre, en pensant aux compagnons sous les verrous, entre humiliations et cruautés, on ne pourra jamais me la faire oublier.
La clandestinité est un défi, une occasion de mettre ses idées à l'épreuve, un choix qui te porte à vivre une vie dense en émotions, une vie téméraire, triste par périodes, comme tout choix.
La cavale est un pari, jour après jour, un pari sur le présent, parce que le futur est un nuage noir, de misérables dates sur ton agenda. Au début, les rêves sont peuplés de flics et de fuites puis, avec le temps, on commence à rêver à de rocambolesques visites aux amis et à de fugaces apparitions au bar. Plus généralement, je dois dire que mes rêves se sont transformés et sont devenus affreusement réels. Je me demande souvent si continuer à fuir est raisonnable, si cela a encore un sens, mais je sais qu'aucun bon sens ne me poussera jamais à franchir de mon propre gré le seuil d'une prison. Je continuerai de m'échapper, comme c'est ma nature, tout comme je continuerai à maudire ceux qui me poursuivent.
Un choix qui change radicalement la façon de vivre, la vision de la vie, la valeur des choses et des sentiments. On devient un peu un ours qui en veut à tout le monde, et les seuls moments où on peut s'exprimer librement sont les rencontres avec les amis où le temps manque toujours, afin de pouvoir discuter de ce qui a changé et des dernières nouvelles. On doit se contenter d'une réalité vécue à travers le regard des autres. Les réflexions qui m'ont traversé ces derniers temps m'ont fait penser que je disposerais de plus de possibilités s'il existait un réseau de solidarité, une discussion commune sur la question de la clandestinité. C'est selon moi un objectif prioritaire concernant une expérience réputée révolutionnaire, que d'offrir des espaces de discussion et des possibilités concrètes de survie à ceux qui sont contraints de se cacher. Je pense

qu'on pourrait rendre la vie plus facile aux fugitifs s'il existait des points de référence, indispensables pour maintenir des contacts et pour les exigences minimales : l'information, la situation judiciaire, une caisse de solidarité. Il n'est pas dans mes intentions de proposer une structure formelle avec des responsabilités fixes et à long terme, je pense seulement à une coordination d'individus et de groupes qui souhaitent manifester leur solidarité, ou le font déjà, avec ceux qui sont frappés par la répression. Je pense que l'existence d'une coordination de ce type peut servir à ouvrir des brèches dans les murs que la société est en train de construire autour d'eux. Une coordination qui tienne compte de l'existence des familles et des amis des recherchés, eux-aussi frappés par la répression –et si jamais ils sont sensibles à la discussion–, propose des débats qui peuvent les aider à mieux comprendre les mécanismes répressifs, en leur fournissant en même temps l'occasion de se confronter avec ceux qui vivent des conditions similaires, et peut-être même de trouver leur «propre forme» pour organiser la solidarité. La clandestinisation des individus peut dépendre, en plus de la persécution policière, de la manière dont les personnes concernées l'affrontent. Si on se «cache» trop, si on coupe tous les contacts, si on disparaît non seulement physiquement, mais aussi des projectualités du milieu dans lequel on vivait, on contribue de manière déterminante à l'isolement. Au fond, on fait un peu le jeu de ceux qui voudraient nous éliminer. C'est pour cela qu'il est important que celui qui part en cavale continue d'exister en ayant une vie digne, les possibilités d'intervenir dans les discussions communes, de continuer d'agir. Comme il l'a toujours fait.

Se libérer de la frustration

Qu'est-ce qui t'a poussé à t'éloigner d'une situation personnelle et communautaire qui, aussi dramatique et difficile qu'elle puisse être, t'était familière ? Que t'attendais-tu à trouver, et qu'est-ce que tu as effectivement trouvé ?

Peut-être que c'est justement ça, le fond du problème. Une situation peut être tellement connue qu'il n'y a rien à y changer, il n'y a pas l'envie de changer sa propre vie, ou même de continuer à la vivre. La vie est totalement menacée, d'un moment à un autre on peut être tué. Mais ça n'a pas toujours été ainsi. Ces dernières années, à partir des années 90, la menace de mort a pesé sur l'ensemble des Algériens, pas seulement sur moi. Avant d'en arriver à cette situation, qui implique un danger de mort, le contexte était déjà assez dangereux, de toutes façons. A la fac, je faisais partie d'un syndicat, j'étais déjà un activiste d'extrême gauche. Au moment où le terrorisme a commencé avec comme premières cibles les personnes politiquement actives, je me suis rendu compte que, pour agir, il était nécessaire de passer à la clandestinité : désormais, il n'était plus possible de le faire au grand jour. Tant que le risque était une agression physique pour soi, les amis ou la famille, c'était possible, mais dès que la mort est arrivée, menaçant la famille, les enfants sur le chemin de l'école, la seule issue pour moi a été de quitter le pays. Quitter le pays ne signifie pas se rendre ou baisser les bras et se barrer, pas du tout. On était pris dans une sorte de tenaille : les services secrets algériens constituaient une des mâchoires, les terroristes l'autre. A cette époque, je travaillais dans une entreprise d'Etat, la seule entreprise de télécommunications du pays, on recevait des lettres qui nous invitaient à cesser de travailler pour l'Etat. Mais si tu arrêtais de travailler, la police venait chez toi, l'armée venait chez toi, en disant que tu étais un terroriste, et que tu restais

caché là : si tu échappais aux terroristes, tu te faisais choper par la police. Avant, je disais que tant que le risque était une agression physique, j'étais prêt à le courir, mais quand on a dû faire face à la menace permanente de la mort, l'alternative a été : prendre les armes contre les terroristes, ou devenir terroriste soi-même. Aucune de ces deux options ne m'intéressait comme lutte, comme prise de position. La situation a obligé les gens à être d'un côté ou de l'autre, et le risque n'est pas de perdre son travail ou de voir sa maison incendiée, il est encore plus important : c'est celui de perdre non seulement sa propre vie, mais aussi celle de son entourage. Voilà, c'est la raison principale qui m'a poussé à quitter le pays. Au-delà, il y a évidemment des facteurs économiques, même si ce n'était pas désastreux pour moi… J'avais un travail assez bien payé qui me permettait de survivre, mais les conditions que les partis intégristes ont imposées en politisant la religion et en moralisant la société ne permettaient plus de vivre librement. Le simple fait de sortir avec une fille, avec sa copine, signifiait prendre le risque d'être agressé, ou plutôt la certitude de l'être. Une fille ne peut pas se promener tranquillement avec des vêtements qui lui plaisent, elle doit mettre le voile : c'est précisément la liberté personnelle et de choisir qui est menacée. C'est un problème social, et ces agressions restent en plus impunies. Par exemple, dans les facs, il y a des bandes d'étudiants intégristes qui tournent sur les campus et tabassent à coups de bâton les couples qu'ils trouvent. Qui résiste et est prêt à risquer cela au quotidien ?

Pour moi, le problème économique était secondaire. Pour te donner un exemple, mon salaire en Algérie était d'un million de dinars, environ cent euros. Avec ça tu peux vivre, les prix sont nettement moins élevés là-bas qu'ici. Mais ces dernières années, à cause du terrorisme, des réformes économiques, des licenciements, du sabotage dans les usines (soi-disant effectué par les terroristes, mais clairement de la main de l'Etat algérien pour pouvoir revendre les usines à très bas prix), la vie était devenue beaucoup plus dure, économiquement parlant. Donc, même avec un salaire moyen, le

pouvoir d'achat était en chute vertigineuse. Avec l'excuse du terrorisme, les prix ont été multipliés par dix, voire par vingt. Avant, l'Etat distribuait des aides. Pour les produits de première nécessité (farine, pain, lait, etc.), l'Etat payait 80% du prix, et la population les 20 % restants. Avec le terrorisme, tout cela a été supprimé, des réformes économiques profondes ont été effectuées, et même ce genre de salaire ne permettait plus de vivre correctement. En plus, il y avait aussi le rêve. Le rêve d'une Europe terre des droits de l'homme, d'une Europe où l'on vit en liberté, donc il y avait aussi la volonté de goûter à cette liberté.

Tu as souvent parlé de terrorisme, pourrais-tu préciser ce que tu entends par ce terme ? Quelle est la situation dans ton pays d'origine ?

Le terrorisme dont je parle est celui de certaines organisations étudiantes, ou d'associations de quartier. Le chef est l'imam de la mosquée, son objectif est de moraliser la société, c'est-à-dire que les femmes ne peuvent pas se promener en mini-jupes, conduire de voiture, les hommes ne doivent pas laisser leurs femmes sortir, sous peine de punition des deux conjoints. Boire du vin est strictement interdit, les intégristes allaient détruire les bars en ville. Ce mouvement était sous contrôle de la police, qui laissait donc faire, mais quand il y a eu les élections en Algérie et que le parti de ces milices –de ces moralisateurs de la société–, les a remportées, l'armée a arrêté le processus électoral et mis en prison les dirigeants de ce parti intégriste. La réaction de l'aile dure des militants a été de prendre les armes et de commencer les massacres.
Avant, tu pouvais te battre contre eux avec les idées, pour convaincre les gens, ou résister à leurs menaces. Ensuite, ils ne se sont plus limités à brûler les maisons ou à jeter de l'acide sur les femmes, ils se sont mis à assassiner toute personne qui n'était pas d'accord avec eux. Ils mettaient des bombes dans les bus ; au travail, ils nous faisaient sortir au minimum cinq fois par jour en nous menaçant, ils nous disaient qu'une bombe avait été placée au deuxième étage, et

nous voilà tous à courir dehors. Voilà, ils ont semé la terreur : en Algérie, entre 1992 et 2002, il y a eu 200 000 morts. Ces 200 000 morts étaient des gens sans défense, des gens qui ne pouvaient pas fuir à l'étranger, ni prendre les armes contre les terroristes, ni se défendre contre les services secrets algériens. Les terroristes étaient infiltrés par des agents de la sécurité, par les militaires, et il n'y a eu absolument aucune volonté de la part de l'Etat de protéger la population de ces massacres, au contraire. Pour toute une série de raisons, tu en arrives au point de n'avoir plus aucun espoir ni de rester en vie, ni de combattre physiquement quelqu'un qui a la même force que toi, là tu dois tuer. Moi je ne veux tuer personne, je ne veux pas devenir un terroriste. Un massacre a eu lieu à Alger, je travaillais dans la capitale, 400 personnes ont été tuées en une nuit, par balles, égorgées, etc. Ceux qui ont réussi à en réchapper se sont dirigés vers une caserne proche, pas de la police ou des gendarmes, mais de l'armée, plus appréciée par la population. Tu comprends, psychologiquement quand tu es en danger, tu fuis et tu cherches à te défendre, tu te tournes vers les autorités. Eh bien, ils leur ont tiré dessus et les ont tués. C'est ça le terrorisme. Les terroristes tuaient les gens normaux, tuaient les pauvres qui ne pouvaient pas se défendre, tuaient les paysans. Pendant ces années, la complicité de l'Etat a permis d'éliminer énormément de paysans dans des lieux isolés, et ce n'est pas un hasard : en Algérie, il n'y a pas de terres privées, les terres cultivables sont travaillées par la communauté, par les gens du village, et elles n'appartiennent à personne. Avec ce processus de privatisation au profit de l'Etat et de l'armée, ils ont commencé à vendre ces terres : des paysans refusaient de s'en aller, c'est pour cela qu'ils ont été éliminés, du plus vieux à l'enfant de cinq mois. Des hommes d'affaires étrangers sont aussi venus pour acheter des terres. J'appelle tout ça terrorisme, parce qu'on ne sait pas qui tue qui, on peut tous crever, mais on ne sait pas pourquoi, ni par qui, on ne sait pas ce qui se passera après. S'il y a un sacrifice à faire qui sert à quelque chose, on peut aussi le faire, mais là il s'agit d'une chose incompréhensible et ingérable, ça n'a aucun sens de se faire tuer dans ce contexte.

Et donc tu as essayé d'émigrer…

Ce que je pensais trouver ici, c'était la liberté. D'abord, la liberté individuelle et puis aussi, la liberté collective. Sur le plan de la liberté individuelle, je me suis sacrément planté, pour ce qui est de la liberté collective, je me suis aperçu que ce n'était pas si simple : sans connaître la réalité, on se laisse séduire par les médias occidentaux qui nous en construisent une fausse image. D'un autre côté, les émigrants qui reviennent en vacances au bled ne nous racontent jamais comment sont réellement les choses. C'est une question de mentalité : dans une société où l'on ne parle jamais de ses problèmes aux autres, un individu, même si sa vie de migrant est épouvantable, quand il revient dans son pays d'origine, raconte que là-bas on vit bien, qu'on peut parler, qu'on peut faire ça et ça. Mais pour moi, ça ne s'est pas passé comme cela. Le premier endroit sur lequel je suis tombé, c'était un petit village dans le nord de l'Italie, j'avais un ami qui s'y était installé un an auparavant. J'avais eu des contacts téléphoniques avec lui, et tout semblait se passer pour le mieux, il ne me racontait jamais ses problèmes même, si je pouvais les imaginer. Je me disais : quoi qu'il m'arrive en Italie, ça ne pourra pas être pire que ce que je vis en Algérie... et dire qu'il y en a qui sont partis au Niger ! Parce que chez nous, c'est la vie qui est menacée, il y a aussi une frustration sociale : que ce soit à cause de la moralisation de la société ou de la rigidité du système politique, la liberté de s'exprimer n'existe pas. Tu ne peux pas ne pas être terrorisé quand tu trouves la tête de quelqu'un de ton village accrochée au panneau d'entrée du bled. Et quand tu es terrorisé et que tu n'es d'accord ni avec les militaires ni avec les islamistes intégristes, il ne te reste plus qu'à quitter le village.
Dès que je suis arrivé ici, en pleine nuit, j'ai retrouvé cet ami qui habitait tout seul. Il travaillait dans l'agriculture, et il a tout de suite cherché à me trouver un travail dans le même secteur. La première chose à faire quand tu arrives, c'est de penser à subvenir à tes besoins. J'ai commencé à travailler dans les vignes, et là,

tout ce que je n'aurais pas souhaité aux autres, je l'ai vécu dans ma propre chair. Qu'est-ce que cela signifie ? Je travaillais de 7 heures du matin à la tombée de la nuit, ou même jusqu'à 10 heures du soir, payé 6000 lires de l'heure [environ 3 euros]. Au début, ça me convenait, l'important était de ne pas crever. J'ai continué de cette façon, en travaillant durement, et j'ai éprouvé certaines choses, vécu certaines choses que je n'aurais jamais imaginé pouvoir vivre. Ou plutôt, je les imaginais, mais j'étais sûr qu'elles n'existaient plus, même en Algérie elles n'existaient plus. Par exemple, aux vendanges, tous coupaient le raisin sauf mon ami et moi, à qui la patronne faisait porter les hottes le long des rangées, donc un travail dur. Je me rappelle qu'il faisait particulièrement chaud, j'avais dit à la patronne que je voulais me reposer et que je voulais moi-aussi couper le raisin. Elle n'a pas voulu, le travail dur nous était réservé. Et puis on était payés la moitié de ce que les autres, qui étaient tous Italiens, touchaient. De manière générale, j'ai ressenti une discrimination vraiment dégueulasse, ce n'était pas possible que cela se passe ainsi en Europe, la patrie des droits de l'homme. Aucun des travailleurs ne m'a soutenu. On ne pouvait même pas s'arrêter pour fumer une cigarette. J'étais très énervé, j'ai pensé chercher un autre travail, mais c'était un petit village, je ne connaissais qu'un Algérien, je n'ai rien trouvé d'autre. J'ai donc continué à faire ce travail, je devais payer le loyer. Avant de louer une maison, on habitait dans une ruine dont le toit s'écroulait, que nous avait prêtée un autre patron, c'était une maison abandonnée. On y a habité deux mois, ensuite on a loué une maison dans le village. J'ai continué à travailler là-bas : il est toujours possible de supporter les souffrances physiques, même s'il est difficile de s'y habituer, mais je voulais garder ma dignité, je voulais continuer à être capable de payer un loyer. Les souffrance physiques peuvent être surmontées, je me disais que ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Une fois les vendanges terminées, il n'y avait plus de travail, la solitude s'est installée. Je ne connaissais personne, les habitants du village étaient méfiants et avaient peur. Même des militants de gauche

se sont montrés hostiles envers nous… Certains te considèrent carrément comme inférieur, tout ça parce que tu arrives d'un pays « sous-développé ». Je me suis donc dit : je dois absolument m'en aller d'ici.

Entre-temps, un autre ami est arrivé, on a loué à trois une autre maison, assez grande, dans le village, qui ne coûtait pas très cher. On y a passé quinze jours à réfléchir, à se creuser la tête sur ce qu'il y avait à faire, et on a décidé de sortir du village pour voir ce qui se passait ailleurs. On pensait que ça pourrait être différent ailleurs, on était convaincus qu'on ne voulait pas vivre ça. Alors on s'est rendus dans une ville, un endroit plus grand. On avait en tête d'aller voir une organisation, mais sûrement pas la Ligue du Nord. On s'est rendus au siège du Parti communiste, on a parlé de nous, en disant qu'on était Algériens et qu'on voulait rencontrer les gens de gauche du coin. On parlait très mal italien, mais on a réussi à se faire comprendre. De là, on nous a envoyés dans les locaux du syndicat CGIL, en nous disant qu'il y avait un gars de Rifondazione Comunista qui parlait français, et qui pouvait peut-être nous aider. On a parlé avec lui pendant des heures, et le soir on est rentrés chez nous. Mais à quoi cela a-t-il servi ? On voyait bien que nos problèmes, nos frustrations, le message qu'on voulait faire passer, n'avaient pas touché cette personne. On avait besoin de parler avec quelqu'un qui puisse nous comprendre, et celui qui aurait pu jouer un rôle dans ce qu'on était en train de vivre, on ne l'a pas rencontré.

La découverte de la réalité du monde politique occidental a été une déception. Le système des partis et la démocratie occidentale « tellement enviée » ne sont pas si différents, au final, de la corruption et des coups bas qui fondent le Pouvoir en Algérie. Même façon de gouverner, même façon de concevoir le pouvoir, les partis et les syndicats. Je dirais même que les deux systèmes sont complémentaires, l'un ne peut exister sans l'autre.

On est encore restés au village pendant un certain temps. L'ami qui était arrivé en dernier était en Italie avec un visa de six mois

en tant qu'étudiant, et avait fait une demande de permis de séjour. Il est allé le chercher deux mois après, mais au lieu de cela, ils lui ont signifié qu'il avait quinze jours pour quitter le territoire. Sa situation était alors pire que la mienne, il était expulsable, et on s'est cloîtrés dans le village. C'est alors que les problèmes ont commencé entre nous. On était toujours enfermés dans la maison, on ne sortait pas, parce qu'il n'y avait personne d'autre dehors. Je ne sais pas, peut-être que les gens nous épiaient par leurs fenêtres pour voir si on était en train de voler quelque chose. En plus, il y avait la peur de rencontrer les carabiniers : seuls dans la rue, ils nous auraient certainement embarqués. Une fois, une voiture des douanes est passée, ils nous ont arrêtés. Avec eux, on parlait toujours notre langue, on comprenait un peu l'italien, mais il valait mieux faire comme si on ne comprenait rien. Ils nous ont dit qu'il fallait se rendre à la préfecture pour demander un permis de séjour, mais nous, on savait que là-bas ils ne délivraient que des avis d'expulsion. Ainsi, personne ne sortait et donc, les relations entre nous n'étaient pas faciles à gérer. Mon ami, qui était déjà ici avant que j'arrive, avait des papiers, et avait décidé de quitter cette maison qui était évidemment à son nom. La situation pour moi était très difficile : je ne pouvais envisager de retourner en Algérie ni de dormir dehors. Je ne veux pas accepter cette fatalité. La situation d'être obligé de dormir dehors, ça c'est une chose que je n'ai jamais imaginée dans ma vie. Dormir dehors, pas par manque de moyens, mais parce que je n'existe pas, que je ne peux pas louer, que je ne peux pas aller dans un hôtel… qu'il n'y a personne qui puisse te dire : ne t'en fais pas, tu peux dormir chez moi ce soir. Je ne voulais pas accepter cette situation. Alors j'ai décidé d'appeler un ami, qui vit maintenant en Amérique du Nord, mais qui à l'époque vivait en Italie. Je lui ai dit que les choses ne se passaient pas bien, il m'a donné le numéro de quelqu'un qui parlait français. Je l'appelle et je m'aperçois qu'il est Indien. On se rencontre, il est marié à une Italienne et il a des enfants, je lui explique ma situation, je lui dis que je vivais avec un ami qui doit maintenant s'en

aller, que je n'ai pas de papiers, et il me propose d'habiter chez lui. Avec lui, il y avait une amie et, bien que je ne parle pas bien italien, j'ai compris qu'elle lui disait que s'il m'hébergeait, il pourrait prendre une amende, risquer la prison, mais il lui a rétorqué qu'il était prêt à aller en prison pour m'aider. Je me suis installé chez lui, j'y ai habité deux mois. Il a cherché un travail pour moi, en faisant jouer ses connaissances, dans d'autres villes aussi, mais il n'a rien trouvé.

Puis a recommencé la saison du travail au village. Je ne voulais pas être un poids. Je vivais chez une famille, parfois il y avait des discussions entre eux, ce qui est normal, et moi je m'y sentais mal à l'aise, même si lui me répétait qu'il n'y avait aucun problème. J'ai trouvé un autre patron qui pouvait m'héberger et j'ai préféré retourner travailler à la campagne, parce que là je n'avais aucune perspective, je pouvais juste attendre, mais quoi ? Je devais faire quelque chose.

Avec ce nouveau patron, on avait conclu un accord : je gagnais un million de lires par mois (500 euros) et il ne me déclarait pas. Evidemment, personne dans le pays, lui compris, ne savait que j'étais clandestin, surtout pas ! Il m'avait dit qu'il ne pouvait pas me déclarer, que ça signifiait pour lui payer beaucoup de charges, et de toutes façons ça me convenait, je n'avais pas d'autre choix. J'étais conscient que par rapport au nombre d'heures de travail, ce salaire était une misère, surtout sans couverture sociale, on a donc convenu que je n'aurais pas à travailler tous les jours, que je pouvais ne pas venir au boulot les jours où il n'y avait pas trop de travail. J'ai travaillé chez lui trois mois, parfois même de cinq heures du matin jusqu'à minuit, puis j'ai décidé de me prendre cinq jours pour aller voir mon ami indien. Mais ça ne l'a pas fait pour lui, il m'a appelé plusieurs fois pour me demander pourquoi je n'étais pas allé bosser. Je suis retourné le voir, on a discuté, je lui ai rappelé l'arrangement qu'on avait trouvé et tout a semblé se résoudre. J'ai travaillé encore deux mois sans répit, et puis j'ai voulu prendre du repos. Cette fois, il m'a menacé de me virer si je n'y retournais

pas. Pour moi, c'était une catastrophe, mais je n'ai pas voulu céder à cette menace. J'ai exigé qu'il fasse le décompte de mes heures et qu'il me les paye 10 000 lires de l'heure (5 euros), le fait qu'il m'ait menacé m'avait fait sortir de mes gonds. Il avait peur que je le dénonce, et réciproquement. Bref, il m'a payé, pas exactement ce que je voulais, mais pas non plus le peu qu'il avait prévu de me donner, et je suis parti. J'ai continué de bosser quelques jours de ci-de là, souvent je restais à la maison (celle que mes amis n'avaient en fait pas quittée). Puis la saison prit fin, et le cauchemar recommença.
Entre temps, mon pote qui était entré sur le territoire avec un permis étudiant avait été régularisé et il a quitté le village, je suis resté avec l'autre, avec qui je m'étais embrouillé. D'octobre à mars, il n'y avait rien à faire, dehors que de la neige, et nous à l'intérieur, à nous disputer. A nouveau je me retrouve avec lui qui veut quitter la maison, veut déménager dans une ville, et je n'ai pas d'autre choix que de téléphoner à mon ami indien pour qu'il m'héberge encore une fois. Je suis resté chez lui trois mois, il a à nouveau essayé de me trouver un travail, une maison, mais sans résultat. Il comptait partir deux mois en Inde, je ne voulais pas rester avec sa femme et ses enfants parce que je n'avais rien à y faire, l'inactivité m'insupportait, m'anéantissait.
J'ai une sœur qui habite en France, elle est mariée et est en règle, mon ami m'a proposé de m'y accompagner. Une de ses amies voulait bien participer aussi à ce trajet, et on est partis un soir pour essayer de franchir la frontière. A l'époque, il y avait encore des contrôles permanents à la frontière, ce n'était pas simple. On a essayé de trouver sur une carte un col par où passer, mais on était en décembre bref, un désastre sur lequel je ne m'étendrais pas. On a dû rebrousser chemin, mais mon pote était décidé, il voulait tenter de passer par la douane. Lui présente toujours bien, costume-cravate, il était persuadé qu'on y arriverait. Moi je lui disais : laisse tomber, je ne veux plus aller en France, je rentre en Algérie. Pour finir, on a tenté le coup. Il faisait un froid de canard, il était une heure du mat', on a cru qu'il n'y avait personne au poste-frontière.

La copine qui conduisait, quand elle a vu qu'il n'y avait personne, a accéléré, mais des douaniers sont sortis. Elle ne savait pas que dans tous les cas, tu dois ralentir et attendre un signe pour passer. Pour eux, on était clairement en fuite. Ils nous ont arrêtés et interrogés, j'ai donné l'identité d'un pote qui avait un permis de séjour, et la préfecture a confirmé que j'étais en règle. Pendant ce temps, ils accusaient déjà mon ami d'être un passeur de clandestins, et lui, vexé, a demandé qu'on lui notifie par écrit cette accusation pour qu'il puisse lui aussi porter plainte. Pour finir, ils nous ont laissé passer. Cent mètres plus loin, c'était la douane française. On a décidé de prendre l'initiative, d'aller les voir directement, leur dire qu'on était déjà très en retard, et que de toutes façons on avait déjà été contrôlé côté italien et que tout était en règle. Ils nous ont laissés passer. On est ainsi arrivé en France, on a dormi dans un hôtel, et le matin suivant je suis allé voir ma sœur.
En France, j'ai eu encore plus de problèmes qu'en Italie. Même en sachant que j'étais capable de subvenir à mes besoins, je me retrouvais pieds et poings liés, à nouveau l'inactivité m'était insupportable. Avoir envie d'agir et ne rien pouvoir faire te met dans un état proche de la folie.

D'une situation d'isolement ou carrément de relations conflictuelles avec les personnes avec qui tu travaillais, tu es arrivé quelque part où, sûrement, il y avait plus de gens de ton pays d'origine, où tu avais aussi des liens familiaux. Comment as-tu vécu cette expérience de rapprochement avec une communauté qui te ramenait, dans un certain sens, à travers ses relations, à ton pays d'origine ?

Au sein de la famille, les relations sont assez évidentes. Ma sœur savait que j'étais clandestin, et il n'y avait aucun problème. Le problème venait de moi. Ma sœur se réveillait le matin, habillait ses enfants et partait au travail, son mari de même, pendant que moi je me réveillais et restais là sans rien faire. Ça ne le faisait pas comme ça. Mes relations avec les autres, les connaissances, ceux

de mon pays d'origine, étaient particulières parce qu'il y avait un gros problème : je ne voulais absolument pas que ni mon père ni ma mère ne soient au courant de ma situation. Je ne pouvais pas accepter qu'ils sachent comment je vivais. Donc, évidemment, je n'ai jamais raconté à personne comment ça se passait pour moi, que j'étais obligé d'appeler quelqu'un pour me faire héberger, etc. Eux non plus ne me racontaient pas leurs soucis, donc les relations étaient très superficielles. On se rencontrait, on buvait un verre ensemble, on parlait, on plaisantait et chacun rentrait chez soi.
A ce moment, j'ai rencontré plein d'amis clandestins qui avaient exactement les mêmes problèmes que moi. Ce sont ceux qui, comme moi, font partie de la récente vague d'immigration, celle des années 90, liée au terrorisme. En France, un décret spécial du gouvernement est passé pour tous ces Algériens, qui sont des milliers. Les intellectuels français et une certaine classe politique ont poussé à la création de ce statut, l'asile territorial, très similaire à l'asile politique, qui permettait d'avoir une carte de séjour en attendant de pouvoir rentrer en Algérie. Ce n'était pas un papier qui te permettait de travailler, tu n'avais aucun droit, tu devais seulement attendre. Même aujourd'hui, je connais des gens qui ont cette carte depuis quatre ans et qui attendent toujours.
J'ai finalement passé huit mois en France alors que j'en avais prévu deux, jusqu'à la parution en Italie du décret Napolitano : la régularisation. Un jour, je reçois un coup de fil de mon ami Indien qui se propose de m'aider à entamer des démarches de régularisation. Pour moi c'était une chose merveilleuse, j'attendais de sortir de la clandestinité depuis tant d'années. Mais il y avait encore la frontière à passer, et toujours grâce à lui, j'ai réussi à rentrer. Dès mon retour, j'ai fait une demande de régularisation et cela a pris beaucoup de temps. Pour ça, il fallait un contrat de travail et une preuve de domicile. Comment quelqu'un qui n'a pas de papiers peut-il montrer une quittance de loyer ? C'est absurde !
Par les connaissances de mon pote, j'ai rencontré un Egyptien qui m'a permis de résoudre la question du logement, pendant que lui

m'a embauché comme homme à tout faire, ce qui m'a donné un contrat de travail. Au final, j'ai réussi, ou plutôt il a réussi à boucler ce dossier de demande de permis de séjour. Je suis revenu de France en septembre, et fin mai je n'avais toujours rien obtenu. Ils m'avaient donné un récépissé qui attestait que j'étais en cours de régularisation et avec ça, en sachant qu'ils ne pouvaient pas m'arrêter, j'ai commencé à me bouger pour trouver quelque chose à faire. J'ai pensé me diriger vers une grosse ville, c'était un grand pas pour moi, enfin sortir de ce petit village ! J'ai trouvé un travail de distribution de prospectus publicitaires, mais le problème restait où dormir. J'étais payé 30 000 lires par jour (15 euros), et je devais payer le trajet pour me rendre en ville. Mais l'important pour moi était de ne pas rester immobile, même si je ne gagnais rien, c'était pour moi une possibilité de connaître la ville, certainement pas les œuvres d'art, mais les gens et leurs réseaux. A un moment donné, les papiers n'étaient toujours pas arrivés, les problèmes demeuraient, et j'ai recommencé à me sentir un poids pour la famille qui m'hébergeait, je me suis dit que je devais à nouveau absolument sortir de cette situation. J'avais déjà été la cause d'une dispute avec le père, parce qu'ils m'hébergeaient et que j'étais encore chez eux, avec leurs deux enfants. Et si j'avais eu mon permis de séjour… qu'est-ce que ça aurait changé ? J'ai réalisé que ma situation n'était pas liée uniquement au permis de séjour, mais aussi aux désirs que je voulais réaliser.

Par exemple, j'ai eu à faire à un centre d'accueil, une chose que je n'aurais jamais imaginé vivre en Europe, ni même ailleurs. Je n'imaginais pas qu'on puisse être obligé de vivre dans une situation semblable à celle que je vivais jour après jour. Pour moi, demander à être hébergé signifie un manque incroyable de dignité parce que je suis en bonne santé, il ne me manque rien et surtout mon père a dépensé de l'argent pour me payer des études ; et je me retrouve dans cette situation absolument inacceptable. J'ai donc décidé d'aller dans ce centre d'accueil, une structure de l'Eglise, dans un quartier périphérique de la ville, là je dormais avec des

gens d'autres communautés, des Albanais, des Tunisiens, des Marocains… Mon permis de séjour n'était toujours pas arrivé, et dans cet établissement l'hébergement était limité dans le temps, c'est-à-dire que tu ne peux pas y rester indéfiniment, au bout d'un certain temps il faut laisser sa place à un autre.

Et entre temps, en attendant ton titre de séjour, quel type de document tu avais pour pouvoir circuler?

J'avais un récépissé, en attendant la réponse à ma demande. Donc j'habitais dans ce centre d'accueil de l'Eglise, tout en continuant la distribution de prospectus publicitaires. Pour finir, je n'arrivais plus à subvenir à mes besoins, avec 30 000 lires par jour et en travaillant certaines fois un jour par semaine, parfois trois, c'était impossible de survivre. J'ai donc décidé de me remettre à bosser dans l'agriculture. J'ai appelé quelqu'un au village chez qui j'avais déjà travaillé, il y avait de la place et j'y suis retourné, tout en continuant à habiter dans le centre d'accueil. Ca voulait dire faire des allers-retours (le village se trouve à environ 70 km de la ville), travailler toute la journée et rentrer avant 11 heures le soir. Je considérais que c'était une chose que je devais faire, qu'avant je n'aurais pas pu faire… acheter un billet et prendre le train, avant je n'avais pas ce « droit », disons, vu que la peur me tenaillait.
Le titre de séjour arriva enfin, un an après le dépôt de dossier, et la première chose que j'ai faite ce fut d'acheter un billet pour l'Algérie dans une agence de voyage. Evidemment, je n'avais pas l'argent pour l'acheter, et mon ami le paya.
C'était important, parce que j'avais un autre gros problème, d'ordre moral et sentimental, puisque ma fiancée était restée en Algérie, ça peut sembler insignifiant, mais elle n'était pas bien non plus là-bas. Le problème était que ses parents, son père et sa mère, savaient qu'on était fiancés… une chose peu ordinaire en Algérie, on ne peut pas inviter sa copine à la maison comme ici. C'était comme une promesse… quelles que soient les raisons ou le contexte, je ne

pouvais pas la laisser tomber, parce que mon père avait donné sa parole et qu'il y avait toute la pression sociale. On a été ensemble pendant dix ans, je suis resté ici pendant trois ans et demi sans la voir, et ça a été une souffrance supplémentaire pour moi, et surtout pour elle… et donc la première chose que j'ai faite c'était d'acheter ce billet, vu que je m'étais déjà arrangé avec mon pote, et une semaine après je suis parti en Algérie. Je l'ai vue, j'ai vu mes amis et d'autres gens, je suis resté un mois et demi. De retour en Italie, dans l'avion, je me demandais où j'irai, puisque je devais quitter ma place dans le centre d'accueil. Où irai-je en rentrant ? Encore une fois, c'est mon ami qui m'a proposé de revenir chez lui, car il partait en Inde, et je pouvais rester avec sa femme et ses enfants. C'est-ce que j'ai fait. Je suis resté jusqu'au moment où je me suis dit : « c'est bon, j'ai mon titre de séjour, je suis allé en Algérie, j'ai revu ma famille et ma copine, qu'est-ce que je fous encore dans cette maison ? ». Il me répondait : « doucement, les choses sont difficiles, prends ton temps, ne te presse pas »… Mais je ne pouvais pas envisager de continuer ainsi.

Alors je me suis inscrit dans un centre d'accueil de la mairie, et j'ai obtenu un lit dans une chambre de six personnes. Une expérience terrible, qui a rendu encore plus profonde ma désillusion dans ma quête de liberté… Des choses très simples que je n'aurais jamais pensé vivre, comme par exemple de devoir boire du vin en cachette. En Algérie aussi c'est risqué de boire du vin, étant donné que c'est mal vu, mais ici, en Italie, en Europe, dans un pays démocratique, pourquoi n'aurais-je pas le droit ? Donc, interdiction de boire du vin, puis à 7 heures du matin il faut quitter les lieux. Tous ceux qui vont dans ce genre de lieu, c'est qu'ils n'ont pas les moyens ou qu'ils ne peuvent pas louer quelque chose… ceux qui y vont, c'est parce qu'ils sont obligés d'y aller, c'est évident. A 7 heures du mat' donc, même en hiver quand il fait -10° à l'extérieur, une femme qui travaille là-bas passe, comme un flic, et tout le monde dehors… il faut sortir à 7 heures du mat' et tu ne peux pas rentrer avant 7 heures du soir. A 21h30, toutes les lumières sont éteintes,

et il faut que tu dormes. Une déception incroyable pour moi, une façon lourde d'être traité, on ne boit pas de vin « parce que les Marocains foutent le bordel », parce qu'il doit y avoir de la discipline… un désastre. A trente ans, tu dois m'éduquer, toi… parce que je dois être discipliné, je dois être comme tu veux que je sois. De la rage, de la frustration…

Ensuite, le travail, même avec le permis de séjour. Je suis souvent retourné bosser dans l'agriculture, en réalité le permis de séjour n'a pas changé grand-chose en ce qui concerne l'aspect économique de la vie, sur le plan d'assurer mon quotidien. J'ai aussi fait des boulots occasionnels, par exemple en usine, j'ai même eu des accidents de travail. Des choses, comme j'ai dit au début, que je n'aurais jamais pensé avoir à vivre.

Au milieu de tout ça, il restait dans ma tête un espoir, celui de pouvoir trouver un jour un travail qui corresponde à mon diplôme, dans la ville où je vis, en Italie. J'avais tellement confiance en mes compétences, de faire ce travail en Italie ou ailleurs, aussi parce que j'avais des amis en Algérie qui avaient étudié et travaillé avec moi dans les télécommunications, et qui avaient fini par trouver du boulot ici, dans ce secteur en pleine expansion. L'espoir de trouver un tel emploi m'a toujours fait tenir. Le travail à l'usine, les travaux pénibles, je les ai faits en pensant que j'aurais trouvé autre chose… et donc pendant une année j'ai fait ces petits boulots, comme travailleur quinze jours et ensuite rester un mois au centre d'accueil. Malheureusement mon séjour au centre d'accueil est arrivé à échéance, j'avais épuisé toutes les solutions. Retourner chez mon pote indien était hors de question, alors avec un ami, que j'avais connu en travaillant dans les champs, et qui lui aussi devait quitter à ce moment le centre d'accueil, on a décidé de louer une maison, ou plutôt, on devait absolument en trouver une.

Ca nous a pris des jours et des nuits… On a répondu à des annonces, et rien, on a fait appeler un Italien mais quand nous on se pointait pour visiter, rien… Il y a toujours une excuse, « ma fille l'a loué à son copain », « mon mari l'a déjà loué à quelqu'un d'autre »,

je ne sais pas, des histoires pour ne pas nous la louer, quoi. La semaine juste avant de devoir quitter le centre, une amie marocaine a trouvé une maison et elle savait que moi aussi j'en cherchais une. Le proprio voulait une caution de 3 millions de lires (1 500 euros) parce qu'il venait de faire des travaux et qu'il laissait la machine à laver etc. Mon amie lui a répondu: « d'accord, j'en parle avec mon mari et je vous tiens au courant ». Elle n'était pas ma femme, mais de le faire croire était le seul moyen de « bien présenter » aux yeux des propriétaires. Pour eux, on était donc mari et femme… on est allé voir le syndic de l'immeuble, mon amie a mis un voile, on leur a fait croire qu'elle ne comprenait pas très bien l'italien, pour éviter de se contredire au cas où ils nous posent des questions. Ca avait l'air facile, presque un jeu, mais la perspective d'être à la rue rendait la chose particulièrement sérieuse. On a même accepté de payer les trois millions, moi et mon pote, mais clairement on n'avait pas les thunes. Quoiqu'il en soit, une connaissance qui travaillait à l'étranger nous a envoyé de l'argent, et on a pu donner 1,7 millions de lires, ainsi que le loyer, et on s'est installés dans cette mansarde. On a trouvé cet appart, une semaine après mon colocataire a trouvé un boulot correspondant à son diplôme, ce qui a considérablement résolu ses problèmes, quinze jours après moi aussi je trouvais du travail chez un sous-traitant d'une grande entreprise de télécommunications. La situation commençait donc à s'améliorer, on aurait pu aussi demander un autre prêt, parce qu'en travaillant on était capable de le rembourser.

L'autre problème qui se posait était la promesse de mariage que j'avais donnée au père de ma fiancée, pour moi une parole donnée… est, comme on dit par chez nous, comme un coup de pistolet, elle sort et ne revient jamais. Je ne pouvais pas faire marche arrière, c'était une question de dignité, il en allait de mon honneur et de celui de ma famille, mais aussi du sien et de sa famille. Alors je suis parti me marier.

Pendant que j'étais en Algérie, l'ami qui nous avait déjà aidé pour payer le proprio m'a envoyé l'argent du second prêt qu'on lui avait

demandé. Quatre millions de lires (2 000 euros)… une somme énorme en Algérie quand on pense qu'on en gagne difficilement 200 000 (100 euros) par mois.
J'ai enfin réussi à me marier, et je suis à nouveau retourné en Italie, et là a commencé la bataille pour y faire venir mon épouse. Et de nouvelles frustrations sont arrivées, parce que finalement ni le permis de séjour ni le travail que mon diplôme m'avait permis de trouver, ne suffisaient à me faire sentir libre, ni à avoir l'impression d'avoir trouvé ce que je cherchais. Seuls les problèmes avaient changé.

Quelles sont les différences et les perspectives concrètes quand on passe d'un statut d'immigré clandestin à un statut légal ?

Quand le permis de séjour arrive, l'illusion que l'on a en attendant les papiers en règle est remplacée par de nouveaux problèmes qui provoquent une rage et une frustration égales à celles que t'avais avant. Surtout, avant tu as au moins l'espoir que la situation changera une fois tes papiers reçus.
Au final c'est pire, parce que de nouveaux problèmes apparaissent… Un simple exemple, concernant ma fille : en Italie, quand il y a une naissance, la mairie donne un chèque pour le nouveau-né. Ma femme est allée demander ce chèque, et parce qu'on est étrangers, ma fille n'y a pas eu droit.
Ce n'est pas un problème plus grave que ceux que j'avais déjà rencontrés, mais d'une autre nature : il y a cette gamine qui, avant même sa naissance, était déjà discriminée, considérée comme inférieure ; de ne plus être le seul à être concerné, que tout ça touche d'autres personnes de mon entourage, ça me dégoûte. Il n'y a aucun moyen de s'en sortir, parce que ça ne dépend pas de moi. C'est comme la clandestinité, c'est pour ça que je dis que la frustration est la même… dans la clandestinité, je n'étais pas maître de ma vie, je devais attendre que d'autres en décident. Même si j'avais les capacités physiques et intellectuelles pour améliorer ma situation,

rien de cela ne dépendait de moi. Et ces problématiques, je les vivais aussi avec l'histoire de ma fille, juste d'une autre manière.
Un autre problème reste que penser pouvoir améliorer sa propre condition économique est une illusion. Il est vrai qu'en Algérie mon salaire ne me permettait peut-être pas d'acheter certaines choses, comme une chemise, ce qui me mettait en rage… Tu te lèves à 7h du mat, tu rentres chez toi à 7h du soir, tout ça pour rien, on te donne un salaire qui ne te permet rien. Ma rage s'est également renforcée avec certains événements comme celui-ci : au septième mois de la grossesse de ma femme, nous avons demandé par écrit au syndic si nous pouvions, en payant, utiliser un ascenseur dans une autre partie de l'immeuble, mitoyenne à la nôtre. Cela nous a été refusé, et quand je leur ai fait observer que s'il y avait eu un problème cela aurait pesé sur leur conscience, ils m'ont répondu : « nous n'avons pas de problème de conscience, nous sommes catholiques. » S'il n'y avait pas eu d'autres possibilités… mais que ma femme soit obligée de monter ces cinq étages à pied, alors qu'elle aurait pu prendre un ascenseur, cela a décuplé ma colère, mon angoisse de constater mon impossibilité de louer une maison avec ascenseur. Les problèmes avaient changé, certes, mais aucun ne te laisse dormir la nuit.
Avant, il y avait la peur d'être découvert comme clandestin et d'être expulsé, mais avec les papiers c'est encore pire : la peur a redoublé. En clandestinité, il y a une sorte d'auto-répression à tous les niveaux, qui s'opposait à ce que j'aie une vie publique, à me défendre quand j'étais agressé, à améliorer mes conditions morales et matérielles, il m'était impossible de le faire car je n'avais pas de papiers. En réalité, avec les papiers je suis plus contrôlé, plus cerné dans ma vie publique et aussi dans ma vie privée… je me sens étouffé par la peur. Il est clair que personne ne me pointe un flingue sur la tempe, mais il y a cet enfermement, cette clôture de barbelés, cet encerclement invisible qui est la peur, l'angoisse de revenir au point de départ, ou même pire, après tous les sacrifices endurés, de retourner carrément en Algérie, parce qu'en réalité le permis

de séjour ne vaut rien, il sert juste aux autorités pour mieux te contrôler. La peur est en fait exactement la même que celle vécue en clandestinité. Pire, vu que l'Algérie n'accepte pas les personnes sans papiers, je m'aperçois maintenant que sans-papiers j'étais plus en sécurité, ils ne pouvaient pas me ramener en Algérie, alors que maintenant ils peuvent très bien le faire parce qu'ils ont mon passeport, ils ont tout, je suis en réalité plus exposé. Et puis je n'ai pas besoin de tuer quelqu'un pour risquer ça… il suffit que je sois licencié, viré de mon travail et ils peuvent m'expulser… La situation n'est pas comme avant, elle est pire. Sur le plan économique la frustration reste, même si je mentirais en disant que le quotidien n'a pas changé… En Algérie par exemple, il était très difficile pour moi de trouver un appart, même comme celui-ci, et de vivre paisiblement avec ma famille, non pas parce qu'il n'y en a pas, mais parce qu'ils sont très chers. Ici je peux en trouver un, mais le fait de ne pas pouvoir utiliser un ascenseur produit la même frustration. Si maintenant je disais ça à quelqu'un qui est encore là-bas, en Algérie, il me dirait: « tu es fou », mais quand tu vis toi-même un problème, celui-ci prend un autre aspect, une autre dimension. Voilà, il n'y a pas de différence avec la clandestinité, c'est de toute façon toujours une question de survie… ce n'est pas parce que tu as des papiers que tu es tranquille. Il y a aussi la peur de s'organiser dans un projet commun avec d'autres personnes, et je me suis rendu compte de ça en rencontrant d'autres gens politiquement actifs, parce que si tu vas à une manif, un truc de base, et qu'il y a des affrontements, ou même s'il n'y en a pas, tu multiplies les risques du fait que tu es immigré. Et ça, tu sais ce que ça a comme conséquences ? Que tu ne vas pas aux manifs, même si tu en as envie, même si tu considères que c'est un devoir moral de faire certaines actions, manifs ou autres, et de ne pas y participer, pour moi, c'est un énorme gaspillage d'énergie : tu as envie de faire quelque chose, tu sais que tu peux le faire, mais tu ne le fais pas parce que tu es un immigré, non pas parce que tu as tué quelqu'un ou parce que tu as braqué une banque, uniquement parce que tu es

un immigré. Ce sont les plus grandes déceptions pour qui vient chercher la liberté et une amélioration de sa propre situation économique ou familiale.

Si donc la clandestinité a été un passage dans ce que tu as vécu, ton histoire d'immigration, de ce que tu as laissé derrière toi pour aller concrétiser ces aspirations, cette liberté, est un parcours sans retour possible, qui te pousse de toutes façons, au milieu de toutes les épreuves, à aller de l'avant pour trouver quelque chose qui puisse effacer la frustration du moment présent. Même si tu sais déjà qu'une autre frustration peut survenir dès le lendemain, avec un nouveau problème. Plus que la clandestinité, il me semble que l'immigration soit le choix qui conditionne ta vie jour après jour, avec la perspective de ce que tu pourrais trouver face à toi.

Ce choix conditionne énormément, en réalité on ne choisit pas de migrer, on y est obligé. Quand quelqu'un est obligé de migrer, c'est toujours avec l'espoir d'une amélioration, en réalité c'est juste d'autres problèmes, de nouvelles frustrations de la même ampleur, qui se posent. Si tu es frustré, par exemple parce que tu n'arrives pas à avoir une vie affective ou parce que tu n'as pas d'eau à boire, tu ne peux pas estimer les degrés de frustration ni déterminer, donc, ce qui te frustre le plus, les deux ont exactement la même valeur.

La clandestinité est vécue dans l'espoir d'en sortir, on l'affronte sans devenir fou parce qu'il y a l'espoir de ce changement. Quand on sort de la clandestinité, on se rend compte que les problèmes n'ont pas disparu.

Peut-être alors que le seul vrai espoir de sortir de la clandestinité, ce n'est pas le fait d'avoir à nouveau une pièce d'identité, ce bout de papier dont, en tant que clandestin, on a l'illusion qu'il peut apporter l'amélioration tant rêvée de la vie, mais plutôt de réussir à être soi-même en réalisant ses aspirations sans ces frustrations qui nous ont suivis tout du long.

Train de nuit

Il est déconseillé de prendre le train express de nuit ❁, pour plein de raisons. Mais quand tu es pressé comme moi, c'est le seul train qui te permette de traverser tout le pays en une seule nuit. Il est presque toujours rempli de clandestins qui essaient de traverser la frontière, de gens pleins d'espoirs et de désespoir. Comme moi.

J'ai voulu prendre ce train, parce que j'aurais dû sinon passer une nuit au froid, ou sortir de l'argent pour un hôtel. Il est un peu plus d'une heure du matin quand on arrive à ❁. Il n'y a pas foule, on est trois ou quatre passagers dans le wagon. Comme d'habitude, deux ou trois bandes de jeunes montent et circulent entre les sièges, avec des intentions clairement louches. Je connais bien ce bout de trajet, et je serre mon sac entre mes jambes. Les papiers et les thunes, je les ai toujours sur moi. Vivre sur la route m'a rendu méfiant. En plus de moi, il y a dans la partie non-fumeurs une vieille femme avec des paquets et des valises coincés entre les sièges. Elle aussi a capté l'étrange manège. Après une heure environ de trajet, je sens que quelqu'un s'est assis sur le siège derrière le mien. Je suis à moitié endormi, je me redresse, et je vois qu'un autre mec s'est assis en face de moi. Je les regarde sans rien dire, les lumières sont éteintes, et je devine le défi dans leur regard. Ils doivent avoir quatorze ou quinze ans, mais ils ont déjà un air d'adulte, avec leurs cheveux courts, le jogging de leur grand frère, les blousons et les chaussures de l'emploi. Je les vois se lever et passer dans le wagon suivant. Une demie-heure après, je suis à nouveau en train de dormir. Je profite du passage du contrôleur pour aller me fumer un joint aux toilettes, que je crame en cinq taffes et qui m'étourdit aussi sec. C'est de la bonne herbe, je dois me coller à la grille d'aération pour évacuer le trop plein de fumée.

« *Lâches !* » La dame du wagon est en train d'insulter les mêmes jeunes qui, cette fois, ont essayé avec elle. « *Moi aussi je suis à la rue, merde !* » Elle me regarde désespérée, je comprends dans son regard qu'elle ne me fait pas non plus confiance. Les premières lueurs de l'aube éclairent les montagnes au loin. Il y a pas mal de neige en montagne, mais ce sera une belle journée. Il est encore tôt le matin quand on arrive à ❀. Sur le quai, une classe chargée de bagages attend de partir en vacances. Le train repart. Encore quelques heures, et je pourrai enfin descendre manger quelque chose.

J'entends les portes se refermer derrière moi. Je me retourne et je les vois. Ils sont trois : képis, uniformes et insignes sur la veste. Pendant que le premier demande ses papiers à la vieille femme, les deux autres se dirigent vers moi. Il y a trois passagers dans le wagon. Et trois flics. « *Bonjour, passeport* » ordonnent-ils avec une certaine courtoisie. Ils ont commencé leur journée de travail depuis peu, je sens dans leur haleine l'odeur du café et de la clope tout juste fumée, pendant qu'ils transmettent mon nom au central. J'ai l'estomac qui se noue, des sueurs froides qui coulent sur mon torse et sous mes bras. Ils m'observent pendant plusieurs minutes, me questionnent sur mon identité, en attendant la réponse du central. On est dans un passage rempli de tunnels, et il y a des problèmes de communication. Je me dis que je dois garder mon calme, tout en regardant le paysage. Je tente de m'imprégner des couleurs, je me concentre sur les maisons en pierre et sur leurs toits typiques, je pense que ce sont les derniers instants où je peux jouir d'un paysage.

Va savoir si ma copine m'a écrit, va savoir quand elle saura que je me suis fait serrer. Le plus jeune des trois est célibataire, alors que les autres sont sûrement mariés, ça se voit à leurs chemises repassées. Ils ont embrassé leur femme, puis sont allés faire leur boulot, un travail de chasseur. Moi, je suis la proie. Quand la gazelle sent les crocs du lion s'enfoncer dans sa gorge, elle abandonne toute

résistance. Je me sens soudainement envahi par une étrange tranquillité. J'ai envie de rigoler, je me dis : « *au fond, je savais que ce moment arriverait tôt ou tard, tu as eu de la chance jusqu'à maintenant, c'est le moment de vérité.* » Où vont-ils m'emmener ? Depuis que je suis parti, c'est la première fois que je subis un contrôle d'identité si pointilleux.

Il y a des problèmes de communication évidents. Le plus jeune me rend mes papiers en s'excusant pour le dérangement. Je le regarde en lui laissant entendre qu'il sait où me trouver, et que je n'ai rien à me reprocher. A peine sont-ils partis, que je me lève pour décompresser et vais fumer une cigarette dans le couloir. Je me demande alors si je dois rester assis, ou tenter de descendre à la prochaine gare. Mais le trajet est long, et je n'ai pas d'échappatoire. Si la réponse du central est positive, ils reviendront me chercher. J'évalue tous les moyens dont je dispose pour m'en sortir : tirer la sonnette d'alarme et sauter du train, m'enfermer dans les toilettes et détruire tout ce que j'ai de compromettant sur moi.

La vieille dame a suivi avec circonspection mon contrôle inachevé, et la nervosité qui a suivi. En arrivant à ❧, la dame déplace ses bagages devant les portes, et s'apprête à descendre. Je me propose de l'aider, mais elle refuse avec fermeté. Je remarque avec soulagement que les flics aussi sont descendus. Dans quelques heures, je serai à la frontière. Pour l'instant, je préfère ne pas penser comment je vais m'y prendre pour la franchir. C'est le matin, et j'aurai toute la journée devant moi. A la gare, il n'y a pas de flics, mais je préfère faire un tour. Pendant que je mange un sandwich, je regarde la mer et ses vagues qui me font face. Le climat est clément par ici. Je savoure le dernier joint qu'il me reste. Sa saveur est douce, comme la liberté.

Nomade, un bien précieux

Il m'est souvent arrivé d'entendre que, pour un révolutionnaire, la taule doit être considérée comme un accident de parcours, parce que celui qui est vraiment convaincu de la nécessité de changer radicalement ce monde, et qui agit en conséquence, finira tôt ou tard par y être confronté. Il est en effet logique que face à une menace contre son intégrité, même s'il ne s'agit que d'une possibilité, l'ennemi réagisse en aiguisant ses armes. Ecoutes, filatures, intimidations, et toutes les autres mesures quotidiennes dont la répression dispose, deviendront plus palpables, tandis que les cages qui perpétuent l'existant se resserreront autour de nous. Et s'ils estiment que garder la situation « sous contrôle » n'est plus suffisant pour contenir le « mal », ils se mettront à extraire physiquement ce « péril » du contexte social.

Je pense qu'il est toujours utile d'avoir cette donnée à l'esprit, sans tomber dans la paranoïa, et qu'il est important, pour ceux qui décident de s'engager sur les mille et un chemins de la libération de soi-même et des autres, d'entamer une série de réflexions à ce propos. Je dis cela car je suis convaincue qu'il n'y a pas pire situation que de se retrouver complètement démunis face aux conséquences possibles de nos actions, comme si on était en proie à un rêve qui soudainement se brisait contre les murs de béton de la réalité, en nous laissant sans réactions. Non pas qu'une préparation préventive sur tout ce qui pourrait arriver soit possible, ne vous méprenez pas, mais on doit au moins essayer de le faire, on doit élaborer des hypothèses pour imaginer comment on pourrait réagir dans une situation donnée, pour continuer à alimenter et armer nos désirs et nos pratiques de potentialités supplémentaires.

Tout ça, en gros, pour dire que j'avais déjà réfléchi à l'éventualité d'une vie en clandestinité, avant que cette réalité ne vienne frapper à ma porte. Naturellement, je n'en avais pas une idée précise,

mais je l'avais envisagée comme une possibilité, comme un espace ouvert entre la liberté surveillée (celle qu'on vit quand on n'est pas en taule) et l'enfermement. La clandestinité était présente dans mes pensées, et par conséquent je m'étais préparée un minimum pour connaître des endroits où j'aurais pu aller, et la façon de m'y rendre. Je n'ai jamais partagé le point de vue de beaucoup de compagnons, qui considèrent presque cette éventualité comme la pire poisse qui puisse arriver, mais au contraire, instinctivement, je l'ai toujours vue comme un coup de chance, une opportunité à saisir au vol, peut-être aussi parce que je n'ai jamais pensé que ce choix signifie devoir vivre caché dans un endroit, en se sentant traqué et privé de toute capacité d'agir ou d'une existence digne. Je n'ai jamais estimé non plus que la décision de s'échapper était une manière d'esquiver lâchement ses responsabilités vu que, dans ce cas, c'est la justice qui demande des comptes, et moi, je n'ai jamais signé avec elle de contrat dont je me sentirais responsable. Je continue plutôt de penser que la liberté est un bien précieux, et qu'il vaut la peine de faire quelques efforts pour la préserver.
Tout en refusant la clandestinité comme un choix a priori, indépendant des détails de la situation en question, l'opportunité de l'expérimenter s'est présentée à un moment où j'avais face à moi soit la porte d'une prison, soit le plongeon dans un inconnu. Cette nouvelle dimension, je savais seulement au départ qu'elle me permettrait au moins de continuer à me déplacer librement, et de regarder le ciel sans que ce soit à travers des barreaux. Cette pensée, renforcée par les préparatifs pratiques auxquels je m'étais déjà dédiée, a été suffisante pour décider de me mettre au vert.

Si je devais définir en quelques mots la clandestinité, je dirais que c'est comme partir en voyage pour une destination imprévisible, pour une durée illimitée et avec un aller simple. Un voyage très différent, donc, de ceux auxquels on est généralement habitué : pas une parenthèse entre un avant et un après, mais une vie en voyage. Vu que j'ai toujours eu une passion particulière pour un mode de

vie nomade, au point de ne pas pouvoir séparer l'idée d'existence de celle de mouvement, ce genre de vie ne m'effrayait pas. Souvent pourtant, au cours de cette cavale, je me suis retrouvée à réfléchir sur les attitudes diamétralement opposées et sur les différents caractères des êtres humains, selon qu'ils sont sédentaires ou nomades, parce que sur la route, soit tu rencontres des voyageurs comme toi, soit tu t'approches de ceux qui vivent sur un territoire donné.

Je me suis souvent dit en pensant à des amis rencontrés en chemin : « *s'il devait partir de chez lui, il ne pourrait plus vivre.* » Celui qui n'aime pas voyager devient inévitablement routinier, ses journées se déroulent dans les mêmes cadres, dans les mêmes relations, dont certaines peuvent être fortes et profondes, comme seules peuvent l'être celles qui se sont consolidées avec le temps pour devenir durables. Sa vie se déroule dans un endroit précis, et c'est dans cet endroit qu'il se construit et se conçoit ; en s'en éloignant, tout perdrait son sens. Celui qui est par nature nomade, ne ressent par contre pas de lien avec un territoire d'appartenance. C'est quelqu'un qui sait s'adapter rapidement et, par expérience, sait comprendre très vite si l'endroit où il s'est momentanément posé lui correspond ou pas, ce qui est un atout quand on est poussé à la clandestinité. Le clandestin ne peut en effet pas se permettre d'être identifié et, où qu'il aille « se poser », il sait qu'il doit rester agile, sans obstacles, afin de pouvoir prendre à tout moment la décision de repartir. Une décision qui doit pouvoir être prise en un rien de temps, tout comme les événements peuvent se gâter en un instant.

Mais revenons encore à l'idée de « départ », sans oublier qu'il naît d'une contrainte, qu'on est en train de parler d'une condition de hors-la-loi, de quelqu'un qui ne peut pas revenir en arrière. Ce qu'on laisse derrière soi, c'est une vie entière faite d'affects, de relations, de paysages, de saveurs, de sons et d'odeurs familières, d'objets auxquels on tient, bref de tout ce qui contribue à créer notre individualité, ce qui n'est pas rien. Le regret de ce qu'on a

perdu peut se transformer en douleur incessante, si profonde et lancinante qu'accepter le présent avec sérénité devient impossible. Cette douleur, moi aussi je l'ai bien sûr éprouvée, mais je l'ai toujours cernée et limitée dans le temps, en la surmontant par le plaisir d'être libre et prête à vivre ce qui m'arriverait, jour après jour. Au fond, ce que tu ressens, c'est de ne plus pouvoir te raccrocher à rien dans le passé, et de n'avoir aucune certitude en ce qui concerne le futur. Selon les caractères, ce constat peut te plonger dans une profonde frustration, ou te faire éprouver le vertige d'être complètement libre de toute attache, en mesure de pouvoir être n'importe qui ou personne… selon ce que tu choisis. Souvent, je me suis demandée si, paradoxalement, ce n'était pas cela, la liberté absolue.
Pour résumer : il faut être prêt à voyager léger, dépouillé de son propre passé. Repartir à zéro, avec pour seul bagage son enthousiasme, et la promesse faite à soi-même de ne jamais regarder en arrière.

Le clandestin arrive ainsi à un endroit donné. La première chose dont il doit se soucier, c'est de se donner une nouvelle identité, ce qui ne se limite pas à inventer un nouveau nom sous lequel se présenter. Pour avoir une vie sociale sans éveiller les soupçons de tous ceux qu'on rencontre en chemin, il faut se construire une existence entière, concrète, plausible et légale. Il faut ainsi pouvoir raconter un passé, avoir une raison valable et détaillable qui explique sa présence à cet endroit, respecter les horaires et les rythmes qu'on est censé avoir, et soigner une apparence qui puisse confirmer et rendre le tout crédible. Il s'agit d'un véritable travail qui requiert de la mémoire, du temps et de l'énergie, et je précise tout de suite qu'il n'est pas simple de rentrer dans ce rôle. Il n'est pas facile de s'habituer à répondre quand on vous appelle par un nouveau prénom, de parler de soi, de sa propre vie et de ses centres d'intérêt. Encore moins lorsqu'on avait, comme moi, l'habitude de ne le faire

qu'avec des compagnons pour lesquels, peut-être à tort, toute une série de choses sont considérées comme acquises. Quand on a pour passion de subvertir l'existant en luttant ouvertement contre l'autorité et l'injustice, il est triste de se faire passer pour une collectionneuse de rêves…

Une fois dépassés les doutes et les soupçons quant aux intentions de ton interlocuteur, tu te retrouves alors à raconter ton histoire en mélangeant le vrai et le faux, en remaniant les souvenirs réels avec ceux que tu as imaginés, en gardant bien à l'esprit que tu dois te rappeler de tout, et que cela doit rester cohérent avec ta nouvelle personnalité. Ta situation t'oblige à soupeser sans arrêt chaque mot et chaque commentaire, à camoufler des réactions spontanées qui sortent face à certains événements ou certaines informations, bref tu dois constamment maintenir une extrême lucidité et garder l'équilibre entre deux personnages : celui que tu es, et celui que tu représentes.

Parfois, à vrai dire souvent, il m'est arrivé de me faire embarquer dans des discussions qui m'ont laissée épuisée, suite à l'effort de concentration que j'ai dû faire. Dans chaque conversation où tu t'engages, tu laisses en effet transparaître une partie de toi, comme ta façon de te relationner avec les autres. Jouer son rôle sans se faire démasquer et gérer la relation devient fatiguant et plus difficile, surtout lorsque tu croises des personnes intéressantes avec lesquelles la relation, le temps passant, devient profonde. Il est clair qu'on éprouve souvent un malaise poignant, étant conscient qu'on est en train de tricher avec son interlocuteur, et qu'il ne pourra jamais nous connaître tel qu'on est réellement. De plus, précisons qu'il y a toujours une certaine appréhension vis-à-vis de ton entourage : tu sais que même une simple invitation à dîner d'un ami peut sérieusement le mettre en danger…

Il est beaucoup plus simple de résoudre le problème de l'identité par rapport aux forces de l'ordre. Pour les flics, ça se joue principalement sur une question d'aspect extérieur : il faut se fondre

dans la masse, ni plus ni moins. Eviter de se déplacer à des heures « inhabituelles », ne pas fréquenter des endroits « suspects », ou du moins ne pas le faire régulièrement.
Un effort d'attention, comme je le disais auparavant, une lucidité qui doit être constante, car c'est justement sur l'attention qu'il faut miser pour éviter des paranoïas épuisantes, des doutes paralysants ou un stress généralisé. On ne peut se fier qu'à cette lucidité pour se permettre d'avoir le sentiment que tout va bien, que la situation est sous contrôle. Une attention quotidienne sur sa propre sécurité, c'est s'assurer de rester libre.
En clandestinité, même une scène banale peut te sembler louche, et plus tu regardes les gens de façon suspicieuse ou avec trop d'insistance, plus tu attires leur regard. Tout à coup, tu peux croire que tout le monde te regarde ou qu'un type est en train de te suivre ; tu peux alors céder à la panique, qui est toujours difficile à maîtriser. Calmer l'esprit et les nerfs, aiguiser les sens et redoubler d'attention sont le seul moyen de vaincre ces sentiments déroutants, qu'il faut apprendre à bien connaître. De toute façon, à part ces moments-là, il est toujours opportun d'ouvrir grands les yeux sur ce qui se passe autour de nous. Apprendre à saisir très rapidement le visage ou des signes particuliers de ceux qui nous entourent, développer une mémoire photographique qui permet de les reconnaître en un instant, et par conséquent de repérer la nouvelle tête qui s'introduit dans un contexte connu. Celui qui vit incognito perçoit la réalité différemment de celui qui ne l'est pas, voit des détails et se focalise sur des signes qui échappent à ceux qui ne sont pas sur la même longueur d'onde. Une fois, en arrivant sur la grande place d'une grande ville, j'ai tout de suite repéré deux flics en civil qui, très discrètement, presque cachés sous des arcades, demandaient ses papiers à un passant. La place était noire de monde, et je me suis aperçue que personne ne s'était rendu compte de la scène, même ceux qui passaient tout près d'eux. J'étais la seule pour qui il s'agissait bel et bien d'un contrôle, et à voir que ces deux-là étaient des flics.

Puisque maintenir une telle attention de manière continue est épuisant, il est important de disposer d'un lieu sûr où il est possible de relâcher la tension. Le lieu le plus précieux est sans doute celui où passer ses nuits. Il faut s'assurer que personne ne puisse venir t'y chercher et, en s'y rendant, mettre en œuvre toutes les précautions nécessaires pour être certain, une fois la porte refermée, qu'on y est vraiment seul. Là, tu te retrouves face à toi-même, délivré de l'identité que tu as revêtue, avec tes lectures, tes idées sur les événements en cours, tes propositions.

Par expérience, il convient d'éviter de mettre au courant les gens que tu côtoies de l'emplacement exact de ton domicile. Demain, il se peut que ton portrait soit dans le journal, et de toutes façons, c'est toujours la même équation : plus il y a de personnes qui savent où tu crèches, et moins tu t'y sentiras tranquille. Si jamais t'effleure l'idée que quelqu'un de louche a pu te suivre, et donc que cet endroit n'est plus sûr, tu ne trouveras plus la paix tant que tu n'en auras pas trouvé un autre. Pour le préserver, il vaut mieux éviter de faire ses courses ou de fréquenter des bars ou autres lieux trop proches (il serait inévitable que quelque connaissance puisse tôt ou tard te voir rentrer chez toi) ; fréquenter des « quartiers » plus éloignés peut te permettre, au cas où quelqu'un te reconnaisse, d'avoir au moins le temps de retourner chez toi pour prendre tes affaires. Faire ses bagages est sûrement l'activité que j'ai la plus pratiquée en tant que fugitive, parce que ce que tu recherches constamment est la certitude d'être seule à connaître ton secret. C'est cet acquis qui te donne la sérénité nécessaire pour pouvoir te dédier à une quelconque autre activité.

Si, avant, tu avais l'impression de ne jamais avoir assez de temps pour faire tout ce qui t'intéressait, en clandestinité c'est la seule chose dont tu disposes en abondance. Pour éviter les frustrations, il est cependant important d'apprendre à considérer le temps et les lieux de tes interventions d'une manière différente. Avant, il m'arrivait souvent de me sentir impuissante, parce que je privilégiais dans mon esprit un milieu particulier, une manière d'agir ponc-

tuelle et en urgence sur les événements qui le concernaient. En cavale, les nouvelles qui concernent ton territoire et tes compagnons t'arrivent parfois avec des mois de retard, si bien que tu t'aperçois qu'il est désormais trop tard pour intervenir dans une situation précise. En plus, de ton côté, programmer un déplacement demande plusieurs jours afin de rassembler les informations, les trajets, les horaires des différents moyens de transport… tu ne peux rien laisser au hasard. Cela ne signifie pas qu'il faut oublier le territoire auquel tu tiens, mais tu commenceras à le voir différemment, en t'intéressant à des projets à plus long terme, et en faisant attention, pour les sujets qui t'intéressent toujours, aux aspects auxquels tu n'avais auparavant pas de temps à consacrer, même si tu les considérais comme importants. A l'inverse, il devient par contre possible d'intervenir rapidement dans des milieux que tu ne connaissais peut-être même pas avant. Je me suis aperçue par exemple à quel point les limites entre les Etats pouvaient être ancrées dans mon esprit, et du peu d'attention que je prêtais à ce qui se passait « au-delà des frontières », prise que j'étais à courir entre deux échéances militantes.

En changeant ta perception du temps, tu changes également ta perception de l'action. Quand, pour accomplir ce que tu veux, tu as consacré des heures à le préparer pour en maîtriser chaque détail, au moment où tu le réalises, c'est comme si l'ensemble du temps que tu avais dépensé revenait en bloc, chargeant chaque minute d'un poids différent. Les sensations que tu éprouves sont amplifiées par la tension totale de toi-même vers ce que tu es en train de faire. Une présence lucide qui te détache de ce que font avec insouciance ceux qui t'entourent à ce moment-là.

Je suis arrivée au torrent après des heures de marche, après des heures de train. C'est une journée chaude, je sens mon T-shirt trempé sous le sac-à-dos.

Tout au long du trajet et ici même, dans cette petite vallée, personne ne m'a suivie ou n'a croisé mes pas, ce qui veut dire que personne ne sait qui je suis, où je vais, ni ce que je fais.

Je remonte le cours de la rivière en quête d'un endroit où je peux me poser, et soulager enfin mes épaules et mon esprit du poids de la journée. L'occasion se présente à l'improviste : un large trou d'eau limpide entouré de grosses pierres et, à côté, sous un bosquet, de l'ombre. Voilà l'endroit recherché.

J'ôte mon sac. Mes poumons se remplissent immédiatement d'air ; après quelques respirations profondes, je me sens à nouveau d'attaque. Un coup d'œil rapide aux alentours me confirme que je suis vraiment seule.

Je rentre dans l'eau, sans hésitation, vers le centre du bassin. Je m'immerge entièrement et m'abandonne à cette étreinte, les yeux tournés vers le ciel. Une puissante sensation de liberté m'envahit : je me sens à la fois détachée de toute contrainte et faisant partie de chaque chose.

Mes pensées se tournent tout de suite vers ceux qui sont enfermés en taule et ne peuvent pas jouir de ce genre de moments.

Certes, c'est aussi dur pour moi, mais rien ne me ferait faire machine arrière ; ces instants, et les sensations qu'ils provoquent en moi, suffisent à effacer toute fatigue, ils sont une bouffée d'oxygène pour aller de l'avant. Les yeux fermés, face au soleil, j'essaye d'immortaliser en moi ce moment : quelque part dans le monde, maintenant, je suis libre.

L'homme à la fenêtre

Pendant longtemps, j'ai vécu dans une petite ville de province. Une vie normale, comme on dit. Quelques années d'école, le travail, et pas mal de temps libre consacré à soi, à ses intérêts, à ses passions et à ses divertissements.

Je regardais le monde par la fenêtre, et j'avais l'impression qu'un film, avec ses images parfois tristes et parfois joyeuses ou pleines d'espoir, défilait devant mes yeux sans trop me toucher. Comme si tout ce qui se passait autour de moi n'était rien d'autre que l'inévitable scénario dans lequel la vie d'un homme doit nécessairement se dérouler.

De ma fenêtre, je voyais les vies des autres comme si elles ne formaient que le cadre de la mienne. Disons que j'étais déjà trop occupé à vivre ma vie pour pouvoir aussi m'intéresser à celle des autres.

Pourtant, moi aussi je m'apercevais que quelque chose n'allait pas. Aussi n'étais-je pas indifférent lorsque passait sous ma fenêtre quelqu'un qui protestait, ou quand quelque fait troublait dans ma ville la monotonie de mes journées. Au contraire, cette curiosité, cette attraction que j'éprouvais en voyant que d'autres voulaient changer le scénario du quotidien, m'a poussé à chercher ces « autres », à les écouter et à me confronter à eux.

A un moment donné, je me suis aperçu que je devais vraiment faire quelque chose, si je voulais empêcher que l'horreur que je voyais par la fenêtre ne concerne aussi irrémédiablement toute mon existence. C'est ainsi que j'ai commencé à m'impliquer, avec ceux que j'avais rencontrés, afin que le scénario qui nous dépassait se transforme en une aventure qu'il valait la peine de vivre ensemble, sans lois, ni privilèges ou privilégiés.

Avec ces gens, qui étaient certes une petite minorité par rapport aux habitants de la ville, j'ai commencé à affronter toutes sortes de

sujets et de problèmes, en essayant de trouver des solutions concrètes à nos discussions et à nos propositions, qui puissent exploser dans le quotidien qui nous enserrait. On se procurait et on diffusait des informations, souvent sur les aspects les plus cachés et les plus sournois qui fondent l'horreur collective qu'on nous impose. On manifestait dans la rue et on se battait avec ceux qui voulaient nous en empêcher. On essayait d'entraver tout un ensemble d'abus de pouvoir et de chantiers nuisibles, ou du moins on mettait au clair que tout le monde n'accepterait pas en silence qu'ils nous soient imposés.

Nous disposions peut-être de peu moyens, mais nous étions armés du désir collectif tenace de ne pas nous conformer, nous étions convaincus que, même à l'échelle de notre ville, les choses ne suivraient plus le même cours qu'avant, le scénario planifié par les autorités.

L'enthousiasme des idées et des pratiques, le partage de la vie et des perspectives se sont poursuivis pendant une période assez longue, qui m'a notamment permis d'élargir mes horizons au-delà des limites étroites de ma petite ville, de connaître d'autres gens et, avec eux, d'autres situations proches de celles que je vivais. Je me suis aperçu que les situations plus larges ne sont rien d'autre que la somme de tous nos quotidiens, et donc que, réciproquement, les petites révoltes prennent force et stimuli dans les plus grandes, et à leur tour nourrissent ces dernières en leur donnant cette consistance capillaire concrète et bien réelle.

Pourtant, petit à petit, ce fut comme une mosaïque qui se défaisait morceau par morceau, nous éloignant les uns des autres… et pour certains, angoissés par la perspective de ne pas trouver une situation satisfaisante dans ce monde qui, malgré leur acharnement, n'avait aucune intention de changer, ce fut peut-être aussi un éloignement de soi-même.

Le décor était en train de nous broyer, alternant entre une opposition franche à nos idées et une utilisation sans pitié de ces concepts qui, jaillis de nos façons d'agir et de nos idées, pouvaient être rééla-

borés dans le but de perfectionner la misère de ce monde, de la renouveler et de la reproduire pour les générations à venir. On nous a apporté sur un plateau l'opportunité d'endosser un rôle reconnu dans le processus de développement de l'existant, et beaucoup ont accepté la voie modératrice du dissensus. Ce n'étaient certes pas les premiers à passer « de l'autre côté », et ce ne seront pas les derniers. De toutes façons, on sait que le Pouvoir, et même les miettes qu'il peut se permettre de dispenser, attire en toute saison ceux qui au fond d'eux-mêmes aspirent à faire carrière ou, tout simplement, n'ont jamais considéré comme réalisables les rêves dont ils ont rempli leurs beaux discours.
Quant aux autres, nous sommes restés peu, purs et durs. Puis, avec le temps qui passe, un peu moins durs et en rien purs. Au contraire, crasseux… d'impuissance, de rancune, du manque d'horizons capables de fasciner nos regards… crasseux d'alcools mauvais et tristes, de petites et grandes misères humaines. Pour certains, ce furent le cerveau et le corps qui déclarèrent forfait, aidés par quelque cocktail psycho-actif, avant qu'un gouffre de doute et de résignation ne les aspire bien loin de l'ivresse de liberté qui les avait touchés. Pour les quelques-uns qui restaient, les techniques de dissuasion pratiquées par les gardiens de l'ordre établi abandonnaient rapidement les formalités du droit et l'arnaque du théâtre culturalo-démocratique. Au fur et à mesure que les exubérances juvéniles et les démangeaisons de revanche étaient récupérées, et éventuellement recyclées dans des paroisses d'opinions moins dérangeantes, ceux qui restaient sur les routes de la révolte étaient exclusivement considérés sous le prisme de l'ordre public, comme une menace à la monotonie tranquille de la ville, raison pour laquelle ils ont donné carte blanche aux organismes préposés afin de nous contenir et de nous persécuter.

Qu'est-il resté de tous les espoirs, des grands et des petits projets dont nous pensions qu'ils rendraient nos jours à venir fascinants ? J'aurais pu retourner regarder par la fenêtre, dans l'attente d'évé-

nements imprévisibles qui auraient retourné la situation. Mais il devait forcément rester un peu de mouvement, peut-être juste en dehors de ma ville, et ça valait le coup de tenter d'y amener mes tensions et mes expériences pour ouvrir une brèche dans la grisaille qui me cernait, jour après jour.
Je m'éloignais ainsi des événements auxquels j'avais été si lié, pour chercher ailleurs l'enthousiasme et l'engagement qui étaient tristement en train de disparaître autour de moi. A la longue, je me suis aperçu que mes envies de bouleverser l'existant n'étaient peut-être pas « ressenties » avec la même intensité par ceux que j'avais rencontrés. Beaucoup se contentaient d'un petit monde, d'un cercle de connaissances et de fréquentations remplaçant cette communauté naturelle qu'une socialité dévastée et aliénée rend difficile. Et pour faire tenir ensemble toutes ces fréquentations, il fallait tout un catalogue d'idées, de comportements et d'habitudes militantes, sans que les projets et les initiatives ne prennent vraiment le chemin de la réalisation concrète d'une subversion du quotidien.
Je retournais donc à la fenêtre, fouillant l'horizon à la recherche de nouvelles sollicitations, de quelque petit signal sur lequel me jeter pour recommencer, même si le plus souvent, la couleur que je m'attendais le plus à voir dans la rue était celle des uniformes qui venaient me demander une énième fois des comptes.

Entre-temps, je continuais à ma manière un ensemble d'activités qui auraient pu me convaincre que mes sens et mes espoirs n'étaient toujours pas engourdis par la grisaille dans laquelle ma ville était inexorablement retombée. En vrai, tout cela n'était qu'un témoignage de résistance, la preuve que des choses, on peut en faire, même si les autres ne comprennent la plupart du temps pas ces preuves. Car malgré tous les messages que je jetais aux quatre vents, l'écho ne parvenait plus à me rapporter d'autre voix que la mienne.
Une situation absurde… chercher des parcours que je pourrais partager avec d'autres, au prix de devoir adapter mes tensions et capacités à celles des autres, alors qu'il n'y a aucune réponse à de

telles propositions. Au final, ce qui te reste entre les mains, c'est uniquement de la frustration, parce que tu as toi-même voulu réduire ces propositions à une dimension qui n'est pas la tienne.
Qu'étais-je en train de devenir ? Un prêtre en quête d'âmes pieuses, peut-être, ou mieux, un fantôme, une ombre qui court en rasant les murs, sans que d'autres ne ressentent le besoin ou l'envie de s'en approcher. Et si je voulais vraiment penser à mal, je dirais : un pestiféré, quelqu'un qui porte le mauvais œil, tellement il est devenu l'ennemi de l'ordre constitué. De toutes façons, il est évident que sans beaucoup d'autres objectifs à atteindre, l'attention des agents de la répression se concentre sur ceux qui ne s'adaptent pas. Je pris une décision : à partir de maintenant, je n'accepterais plus la supposée inéluctabilité de la surveillance, et je ne me résignerais plus à calculer mes aspirations et mes envies d'agir pour qu'elles demeurent cohérentes avec ce que les conditions qu'on nous impose me permettent. Avec tout le contrôle et la coercition qui s'immiscent déjà dans notre existence au quotidien, il me paraissait pour le moins inopportun de me transformer en un contrôleur de moi-même.
J'ai donc décidé de ne plus pouvoir être repérable, j'ai décidé que les espaces, les temps, les expériences que je vivrais ne méritaient pas de nourrir les yeux, les oreilles et les dents de mes ennemis. J'ai mûri ce choix comme s'il s'agissait d'une aventure pas forcément définitive, qui me porterait dans une condition nouvelle, unique et immuable, dans laquelle lier mes activités et mes désirs… En fait, je me trouvais plutôt devant un parcours parallèle, sur lequel m'orienter à la recherche d'une liberté de mouvement et d'une intégrité qui me manquaient.
D'autres lieux, d'autres moyens, d'autres conditions pour continuer à suivre cette même conviction qui a marqué ma vie il y a longtemps déjà.
Je retourne encore parfois à la fenêtre, en sachant d'avance que, au-delà de ce que j'y vois en bas, mon regard s'ouvrira sur de plus vastes horizons.

Expériences hors-la-loi

Ils ont un drapeau noir / en berne sur l'espoir
Et la mélancolie / pour traîner dans leur vie
Des couteaux pour trancher / le pain de l'amitié
Et des armes rouillées / pour ne pas oublier
Léo Ferré, *Les anarchistes*

J'ai eu l'occasion d'expérimenter *in vitro* —c'est-à-dire sur des périodes relativement brèves— certaines formes de bannissement : cavale, prison, exil. Bien que ces situations aient toutes été imposées par la répression, ce sont des expériences de vie très différentes les unes des autres. J'en parlerai ici, en tant qu'expériences sur la liberté.

Je m'arrêterai sur quelques-unes des réflexions que ces circonstances ont suscitées, plutôt que sur leurs aspects pratiques ; je me référerai à une dimension peut-être plus « intérieure », pour en tirer quelques considérations plus générales. C'est la manière de procéder qui me convient le mieux. Parmi les nombreux événements que j'ai été amené à vivre, j'ai en effet plutôt tendance à me souvenir, de par mon caractère, des idées qu'ils m'ont offertes, et de ce que j'appelle les *tonalités émotionnelles*. J'aurai recours à la narration, au raisonnement plus articulé, aux notes fugaces. Je citerai parfois les mots d'autres personnes, mais uniquement parce que ces mots ont eu pour moi, à certaines occasions que je vais raconter, une importance décisive. Seul un écho —même lointain— dans l'expérience du lecteur, pourra distinguer ces notes d'un simple exercice littéraire.

L'expérience la plus extrême que j'ai vécue n'est pas liée à la privation de liberté, ni même à la peur. Dans un poème écrit à la guerre, Ungaretti dit s'être senti, un jour, comme une « *fibre docile de l'univers* ». Il m'est arrivé quelque chose de semblable. Le

poète, toutefois, utilisait cette expression pour décrire une sorte de communion avec l'univers, tandis que pour moi, il s'agissait plutôt d'un égarement bouleversant. Je me rappelle que ces mots m'ont tout de suite paru particulièrement appropriés (certaines correspondances de l'esprit, avec le cœur qui palpite, semblent pousser les idées dans un étrange univers nommé intuition). Par orgueil, je préférais changer « *docile* » en « *fragile* », en tentant de me convaincre que c'était bien le mot utilisé par le poète. Mais je ne me sentais pas seulement « *fragile* » ; je me sentais réellement « *docile* ». Pourquoi ?

Je m'étais perdu dans une forêt. En essayant de retrouver mon chemin, je suis tombé dans un ravin. Heureusement, le sac que je portais m'a empêché de me briser le dos. Malgré cela, à cause de la douleur, je suis resté bloqué dans le lit d'un torrent à sec pendant une nuit et un jour. Très vite, je me suis retrouvé sans eau ni nourriture ; après avoir essayé pendant plusieurs jours de grimper pour trouver un moyen de m'orienter, et après une nuit passée sous la pluie, j'ai commencé à ressentir au quatrième jour, en plus de la faim et de la fatigue, d'étranges vertiges intérieurs. A un moment, les différentes facettes de mon caractère ont commencé à discuter et à s'embrouiller entre elles, comme s'il s'agissait de personnes distinctes. Ces dialogues étaient si intenses qu'à chaque fois que je me réveillais après m'être assoupi, les jambes agrippées à un tronc pour éviter de tomber, je ne me rappelais plus si j'avais réellement rencontré quelqu'un, ou si je n'avais fait que rêver. Parmi ces différentes voix, deux revenaient plus souvent : celle du pessimiste, et celle de l'optimiste. La première s'acharnait contre l'ingénuité maladroite de la seconde, avec des arguments que je n'oublierai jamais. L'affrontement portait surtout sur le rapport entre la nature et l'homme. L'optimiste interprétait les formes de la forêt (certaines branches, certains passages entre les buissons) comme s'il s'agissait de *signes*, d'indications d'un chemin probable, et son cœur se réjouissait. Le pessimiste se moquait de lui, rassurant anthropomorphisme, conscient qu'une forêt ne donne de signe

à personne — elle *existe,* tout simplement. Mais l'optimiste n'en démordait pas, et se construisait de petites figures surnaturelles comme compagnons de route. Ce fut en glissant avec un pied, alors que j'étais sur un rocher surplombant un abîme de quelques centaines de mètres, que je me sentis être « *une fibre docile de l'univers* ». Je compris d'un coup que la liberté, souvent, n'est qu'une histoire… d'équilibre. Tant de désirs, tant de projets, tant de discours sur la puissance de l'individu qui transforme sa propre vie : quelques centimètres de plus avec mon pied, et tout était fini. De façon pathétique, je regrettais de ne rien pouvoir écrire au monde de mes semblables, à propos de ses fragiles frontières sur lesquelles je continuais d'avancer d'un pas hésitant. J'eus la conscience aiguë que la parole était un médicament (au double sens où l'entendaient les Grecs, à la fois remède et poison) qui nous tient à l'écart de cette altérité radicale qu'est la Nature. Contrairement à une certaine image pour magazine primitiviste illustré, la nature sauvage est un lieu terrifiant, parce qu'il est « muet » — c'est l'espace de la communion totale, et en même temps de la plus parfaite solitude. Même l'extrême solitude est un médicament puisque, à bien y regarder, elle est elle-même un rapport auquel les autres participent par leur absence. Etendu sur les pierres de ce torrent à sec, je me suis mis à penser aux phrases qu'auraient pu prononcer en de telles circonstances les compagnons que je connais, et j'ai ris d'un grand rire serein. Mes compagnons…

La parole comme médicament. Un des rapports les plus intenses avec la théorie, je l'ai expérimenté un soir où, n'ayant pas d'autre choix, j'ai allumé un feu avec un livre sur Hegel. Il est difficile de décrire mon hésitation à arracher ces pages, ainsi que mes pensées autour du feu, ou le jour nouveau sous lequel m'est apparue la dialectique hégélienne, détournée pour un usage si insolite. J'ai alors compris que ce n'était pas un hasard si Héraclite l'obscur voyait dans les flammes l'expression sensible du devenir de la réalité.

La logique ne résiste pas à celui qui veut vivre, dit quelque part Kafka. Je me suis juré de toujours me rappeler ce que j'avais éprouvé sur ce rocher, chaque fois que je parlerais d'une voix assurée des luttes et des choix radicaux. La vie, avec ses illusions nécessaires, m'a souvent tenu à l'écart de la conscience de ma « docilité » envers le monde. Si une telle conscience était en effet toujours en éveil, on ne pourrait pas agir. Que détruire et que construire, sans savoir si on sera encore là au pas suivant ? Même lorsque j'étais en prison ou en exil, je me suis promis de faire, à mon retour, un tas de choses ; évidemment, cela n'a pas été le cas. La vie t'absorbe et te fait oublier les mauvais coups. Pourtant, je me rends compte que cette sensation de vacuité de chaque chose a pénétré mon esprit comme une note qui accompagne en secret chacune de mes affirmations déterminées. Si j'écoutais un peu plus ce petit diable rupestre, je parlerais beaucoup moins.

Sur les rochers dépouillés de toute végétation, là où les aigles font leurs nids, j'ai savouré combien de force peut inspirer la possibilité du suicide. L'idée que tu puisses dire adieu à ce monde à n'importe quel moment, voilà qui rend la vie merveilleuse. « *Va de l'avant, ose encore, de toute façon personne ne peut t'obliger à vivre !* » : on peut affronter tous les ennemis avec la voix obstinée d'un tel démon, parce que sur la pointe aiguisée de cette conscience s'effondre tout chantage.

Au bord d'un séduisant précipice, dans le vide absolu où disparaissent les fictions et où ne compte que ce qui est important, j'ai connu l'amour sans réserve.

En somme, pour des raisons que la raison ignore, l'optimiste avait gagné. J'ai ressenti l'euphorie la plus irrépressible lorsqu'une nuit, sous la pluie, une sorte de voix cosmique (mon Méphisto à moi) m'a proposé un deal : « *si tu renonces à tes idées, je te sors de cette forêt* ». L'euphorie, disais-je, je l'ai éprouvée en refusant cette offre. Rhétorique jusque dans le délire, pourrait penser quelqu'un. Quoi qu'il en soit, même nos hallucinations *révèlent qui nous sommes*.

Cela pourrait sembler étrange, mais pour moi, la clandestinité est en grande partie contenue dans cette expérience. Le reste est un ensemble de détails. On ne se souvient vraiment que de ce qui nous a bouleversés.
En écoutant les différents « moi-même » se chamailler entre eux dans la forêt, j'ai compris le sens de l'affirmation nietzschéenne selon laquelle ce qu'on appelle « moi » n'est qu'une illusion de grammaire, notre vie n'étant qu'un *espace* traversé par d'innombrables puissances en conflit. Par la suite, je me suis souvent retrouvé à réfléchir au concept d'identité.
Ce qui nous effraye vraiment, c'est l'absence de contrôle sur ce qui nous entoure. Il ne fait aucun doute que ces quelques jours passés en forêt m'ont davantage marqué que les mois passés en prison. En prison —du moins dans les conditions où je l'ai vécue— tout est, ou semble, sous contrôle. Certes, tu es privé de liberté, tu ressens de la haine pour tes geôliers, et pourtant, toi d'un côté et eux de l'autre, tout se répète de la même façon, ce qui permet quelques projets, si minces soient-ils. En somme, il y a des règles. Entre le détenu qui les assimile jusqu'à faire partie de l'institution totale, et le révolté qui ne veut pas s'y accoutumer, les différences sont énormes ; pourtant, même le plus résolu des rebelles utilise des protocoles déterminés. Dans certaines situations, en revanche, nos codes sautent parce que rien n'est sûr, pas même notre privation de liberté. L'absence de toute garantie nous rapproche, je crois, de la folie. Dans ce sens, j'ai mieux saisi la portée réelle d'une critique radicale de la psychiatrie.
Je me suis souvent réveillé en sursaut avec la peur de me retrouver sans eau (et dans ces moments-là, quel plaisir d'avoir une bouteille à côté du lit) ; je n'ai par contre presque jamais rêvé de la prison.

J'évoquais précédemment la question de l'identité. La condition de clandestin est une expérience remarquable autour de ce thème, plus utile que la plupart des livres de philosophie. Cœurderoy disait qu'on devrait avoir la possibilité de changer de nom chaque

jour. C'est ce que j'ai répété aux flics qui m'interrogeaient au ministère de l'Intérieur, en rajoutant que le concept d'identité est un concept autoritaire. La réaction pas vraiment détendue des flics m'a confirmé à quel point la catégorie policière de l'identité est un pivot du monde de la domination. Qu'est-ce que l'identité ?

Dans nos relations quotidiennes, nous mettons en jeu une image construite par de nombreux éléments. Notre histoire, et ce que les autres savent de nous, sont des présupposés sur lesquels on ne réfléchit que très peu, tant ils nous semblent évidents. Quand on devient intime avec quelqu'un, on lui donne accès à ce qu'on considère le plus précieux, les affects et les idées qui, elles aussi, ont une histoire. Le clandestin, par contre, doit continuellement se réinventer une identité, dont la cohérence est déterminante pour ne pas éveiller les soupçons. S'habituer et être à l'aise avec un prénom qui n'est pas le sien, avec une histoire qu'on s'est construite, est une expérience singulière, et pour certains insupportable (peut-être parce que cela se rapproche trop de ce *Je est un autre* d'un clandestin de la poésie nommé Rimbaud). Un aspect intéressant et utile d'une telle situation est qu'il te pousse à développer une faculté particulière, celle de savoir parler de soi-même, parfois avec une extrême sincérité, en évitant toute allusion aux détails de sa vie. Je n'appellerai pas cela capacité d'abstraction, mais plutôt capacité de distiller les expériences vécues en une essence de pensées et d'émotions. *Ce qui reste* à la fin de ce processus de distillation est peut-être un concept différent d'identité. Ce que l'on jette au cours d'une telle alchimie intérieure peut être très important, voire douloureusement important. Pour moi, par exemple, il fut très difficile de renoncer à l'aspect public de l'activité subversive, vu mon vécu et au fond aussi mon « caractère » (j'utilise des guillemets, en pensant à une phrase des *Cahiers* de Valéry, selon laquelle ce qu'on appelle « caractère » n'est que temporaire…). Une des questions récurrentes pour un compagnon en clandestinité est sûrement comment se lier aux projets des autres compagnons, l'identité qui

est en jeu (se rappellent-ils de moi ?…). La cohérence, qui dans les rapports sociaux est aussi une garantie de « normalité » qui nous protège de la peur du chaos, et qui est souvent beaucoup moins « gratuite » qu'on pourrait le penser, acquiert alors une dimension particulière, où la tension entre théorie et pratique suit un fil beaucoup plus intérieur. Elle devient une sorte de fidélité envers soi-même. Parfois, pour atteindre ce niveau de cohérence, on peut payer un prix très cher en ce qui concerne les relations affectives. Moi, par choix, je n'ai pas posé ma clandestinité de façon très rigoureuse (ainsi que l'a démontré la visite de la police au bout de quelques mois…). Pourtant, j'imagine à quoi on peut se fermer et à quoi on peut s'ouvrir, pris dans la spirale d'une attention constante. Je comprends le camarade qui dit qu'il n'a connu de liberté authentique qu'en cavale, en voyageant *incognito* de-ci de-là. Un soir sur une colline, en regardant de loin les lumières de la ville, j'en ai eu un petit aperçu. Quand on est mis au ban, on peut renverser sa situation, et devenir *bandit*.
La construction de l'attention (aux territoires où on se déplace, à son propre aspect ou à ses comportements, aux contacts avec les compagnons qui ne sont pas en cavale) n'est pas quelque chose qui s'improvise, car elle a besoin de temps et d'énergie. Mais cela, d'autres compagnons avec plus d'expérience, sauront l'expliquer bien mieux que moi.

La cavale et la prison sont des conditions très différentes, même dans la perception de sa propre identité. En prison, tu te retrouves face à ton histoire. Je me rappelle la joie profonde, presque euphorique, quand j'ai commencé à écrire en cellule à des compagnons avec qui je n'avais plus de contacts depuis longtemps. Ecrire avec « mon » nom, recevoir des lettres, parler d'expériences passées et de projets à venir, tout ça me remplissait le cœur et les journées. Les compagnons parlent des prisonniers, organisent des initiatives en solidarité, rendent publiques leurs idées. Ceux qui sont en cavale sont en général beaucoup plus isolés. Leur cohérence est

d'autant plus difficile et fière, car la clandestinité se déroule loin de tout regard. Rappelons-nous des errants.

La clandestinité est une expérience de relations fortes, de grandes complicités, mais aussi de profonde solitude. Le démon de la nostalgie te rend souvent visite, et fait remonter à la surface les souvenirs que tu croyais définitivement enfouis. Un ami d'enfance un peu lointain, l'odeur de la boutique où tu allais gamin, une amoureuse du temps de l'adolescence pour laquelle tu inventais toute une histoire, ou peut-être la belle passante croisée la veille ; et puis des mots, des lieux, des chansons, tout semble un immense complot pour te rendre mélancolique. Quel étrange monde que celui de la nostalgie, qui peut même rendre agréable à l'oreille d'un anarchiste sans feu ni lieu une horrible chansonnette de San Remo [festival annuel de variété]…
Je pense que tout le monde connaît par expérience la différence entre tristesse et mélancolie. La seconde est un sentiment de couleur noire, mais d'un noir qui vous nourrit. Avez-vous jamais remarqué comme les mélancoliques peuvent être d'une gentillesse toute particulière, à la fois scrupuleuse et distraite ? Pris par la nostalgie de leur propre passé, ils développent souvent une sensibilité particulière envers les inconnus, allant presque jusqu'à vouloir transformer le néant en une promesse de bonheur. L'exil est un peu comme cela.
Ce n'est que récemment que j'ai fait attention aux paroles de Ferré citées au début, en les recroisant par hasard, écrites au marqueur sur un mur. Ne trouvez-vous pas curieux que les anarchistes soient décrits comme mélancoliques ? « *Ils ont un drapeau noir en berne sur l'espoir/Et la mélancolie pour traîner dans leur vie* »… Voilà, c'est en cela que je pense que la cavale m'a transformé : depuis, mon incurable optimisme est devenu plus mélancolique, comme si une légère mélopée gitane l'accompagnait.

La massification de l'activité et des gestes est en train de rendre la parole critique toujours plus inoffensive. On a souvent l'im-

pression que parler ne sert pas à grand-chose. De ce point de vue aussi, la cavale et la prison ont été pour moi des expériences très différentes. En taule, j'ai expérimenté la puissance de la parole. Parler d'une certaine manière aux matons, au directeur et à tout le personnel administratif, ou même avec les autres détenus dans les moments de « sociabilité » et de discussion, a des effets *pratiques*. En taule, les paroles rebelles sont plus proches de la possibilité qu'elles se transforment en action ; c'est pourquoi elles font plus peur.
En clandestinité, cette puissance de la parole est parfois limitée, et pas seulement pour d'évidentes raisons de sécurité. Il peut arriver d'avoir des scrupules à parler, car ce que tu pourrais dire risque de ressembler à une leçon, puisque ça ne peut pas devenir une pratique commune (par exemple, si les autres s'exposent publiquement alors que toi tu ne peux pas le faire). Tu préfères alors te taire, sauf si tu arrives à trouver d'autres manières d'être complice d'un projet commun. Finalement, tu as encore plus de liberté d'action, vu l'avantage que tu as sur ton ennemi : il ne sait pas où tu es…

Dans certaines communautés primitives, il existe une forme de châtiment que leurs membres considèrent comme la plus dure. Il ne s'agit ni de torture physique, ni de prison, ni d'ostracisme. Face à des actes particulièrement graves et répréhensibles, la communauté réagit en traitant leur auteur comme s'il n'existait pas. Elle ne le regarde pas, elle ne parle plus avec lui ni de lui, les habitants le rendent *invisible* pendant une période plus ou moins longue. Il paraît que c'est un châtiment insupportable. Notre individualité se construit et s'affine dans un jeu continu de communication et de reconnaissance réciproques. On devient invisibles les uns des autres quand on paye réciproquement le prix de notre propre présence, rendue encombrante et anonyme par une massification qui nous empêche de déterminer nos unions et de discuter réellement, sans médiation.

Cette condition se rapproche beaucoup des conditions de vie de millions de clandestins dans le monde, en majorité *réfugiés économiques* de l'extermination capitaliste. Ils sont rendus invisibles, obligés de raser les murs des métropoles comme des ombres pour expier le crime d'être pauvres et étrangers. Le clandestin «sans-papier» nous fait peur parce qu'à travers lui, nous reconnaissons notre propre condition d'êtres déracinés et précaires, soumis à un gigantesque appareil productif et technologique dont on ne contrôle rien, ballottés d'une nécessité matérielle à une autre, dont le sens nous échappe-complètement.
Cela me fait plaisir de trouver également dans ce livre l'expérience de quelqu'un qui a connu et connaît la clandestinité pour des raisons différentes de celles de beaucoup de compagnons. Non pas pour réduire à zéro les différences, mais pour commencer à formuler une critique radicale des frontières et des papiers en des termes plus *sociaux*. Malheureusement, la subversion des catégories de la domination (travailleur ou chômeur, citoyen ou étranger, régulier ou irrégulier, innocent ou coupable) est aujourd'hui surtout *notre* discours, et non pas une tendance réelle. Les séparations devraient sauter dans les luttes ; il ne suffit pas d'affirmer qu'elles n'existent pas. La condition désormais planétaire de millions d'hommes et de femmes *légalement inexistants*, comme les a définis un politologue italien aussi célèbre que servile, pourrait être une occasion à la fois douloureuse et formidable pour faire exploser toutes les identités autoritaires et collectives. Malheureusement, celui qui est rendu invisible parce que privé de parole et de réciprocité, cherche souvent à son tour une identité collective de défense, une sorte de communauté protectrice dans laquelle se fondre. C'est à cela que sert l'intégrisme, miroir d'un capitalisme qui nie systématiquement les différences. Réfléchir à ses causes sociales est d'autant plus urgent que ce n'est pas avec les preuves intellectuelles de l'inexistence de Dieu qu'on formule une critique concrète de la religion. Le besoin de communauté, dans un monde où la seule communauté possible est celle de la marchandise, est

toujours plus fort et toujours plus manipulable par les premières trompettes nationalistes ou intégristes venues. Aujourd'hui, les invisibles qui ne trouvent autour d'eux que haine et indifférence sont de plus en plus nombreux, des femmes et des hommes auxquels on impose un ultimatum permanent : ou soumis ou expulsés, intégration forcée ou déportation. Créer des espaces communs de révolte, en partant des besoins immédiats pour les dépasser, est bien plus qu'un acte de solidarité ; c'est un parcours au sein duquel il en va de notre propre liberté, parce que les sirènes capables de transformer la possibilité de la guerre sociale en la certitude de la guerre « raciale » sont de plus en plus puissantes. C'est dans l'irrésistible chaos de langues et de cultures qu'il faudra expérimenter de nouvelles désertions et de nouvelles unions…

Comment rester invisible au pouvoir et à ses sbires – en somme, comment *défier toute identification* – et en même temps devenir socialement visible ? C'est, me semble-t-il, la question de tout compagnon en clandestinité. Je pense qu'en partant d'une condition d'errance plus vaste, on pourra aussi parler de nos compagnons errants, pour qu'ils soient moins lointains.

Sources & Traductions

1. Sources

ᔓ *In Incognito. Esperienze che sfidano l'identificazione*, Cuneo (Italie), septembre 2003, 128 p.

2. Traductions

• Appunti di viaggio (pp. 35-47)
Notes de voyage, in *Tout le monde dehors* n°5, Paris, février 2004, pp. 18-21

• Autres langues
– Incognito. Ervaringen die de identificatie tarten,
ed. Typemachine (Gand, Belgique), août 2008, 98 p.
– Incognito. Experiences that defy identification,
Elephant editions (Londres, Angleterre), 2008, 116 p.

Table des matières

Marcher dans une merde 5
Introduction de l'édition italienne 11

Qu'on en parle 15
Se mettre au vert 21
D'un accident de parcours à un choix de vie 29

Carnets de voyage 35
Evadé dans la prison sociale 49
Se libérer de la frustration 57
Train de nuit 81

Nomade, un bien précieux 87
L'homme à la fenêtre 99
Expériences hors-la-loi 107

Source & traductions 120

Déjà parus chez Mutines Séditions :

Petite collection italienne

• *Negrisme & Tute bianche : une contre-révolution de gauche*, août 2004, 36 p. (brochure)

• *A couteaux tirés avec l'Existant, ses défenseurs et ses faux critiques* & autres textes, co-édité avec Typemachine (Gand), octobre 2007, 112 p.

• *Le diable au corps*, recueil d'articles de la revue Diavolo in corpo (1999-2000), novembre 2010, 102 p.

Le fil noir de l'histoire

• Belgrado Pedrini, *Nous fûmes les rebelles, nous fûmes les brigands...*, (2005), nouvelle édition août 2011, 148 p.

Classiques de la subversion

• Joseph Déjacque, *Autour de La question révolutionnaire (1852-1861)*, janvier 2011, 222 p.

A couteaux tirés

• *Recueil de textes argentins (2001-2003)*, novembre 2003, 48 p. (brochure)

• *Les Indésirables I. Lecce*, mai 2011, 220 p.

Voilà donc un "guide". Mais aussi une loupe, afin que notre regard puisse se poser avec une attention toujours plus complice sur les exploités qui n'ont même plus de nom, sur les bandits, sur les exilés. Mais aussi sur tous ces agitateurs insaisissables qui, à travers les mailles du filet enserrant la planète, poursuivent leur désir d'une vie libre et lui donnent corps.

5 € (librairie)
3 € (distro)